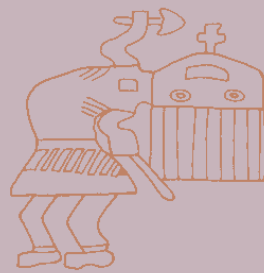


Donner à chacun sa chance

L'ORGANISATION DANS LES PAYS ANDINS



FIDA
FONDS
INTERNATIONAL
DE DÉVELOPPEMENT
AGRICOLE



Venezuela

Les fruits de la solidarité

fiche technique page 21

Colombie

La soie de l'espoir

fiche technique page 32

Équateur

Le pouvoir de *yaku*

fiche technique page 42

Pérou

Un jeu où chacun gagne

fiche technique page 52

Bolivie

Les avantages de la diversité

fiche technique page 62

© 2002 Fonds international de développement agricole (FIDA)

Les désignations employées et la présentation des documents figurant dans la présente publication n'impliquent aucune opinion de la part du Fonds international de développement agricole au sujet du statut juridique de tout pays, territoire, ville ou zone ou de ses autorités, ou de ses délimitations ou frontières. Les expressions "pays développés" et "pays en développement" sont employées à des fins statistiques et ne reflètent pas une prise de position au sujet du stade de développement atteint par tel ou tel pays ou zone.

Tous droits réservés.

ISBN 92-9272-023-9

Rédaction: Angela Escallón Emiliani pour la Division Amérique latine et Caraïbes du FIDA. Angela Escallón Emiliani est une psychologue colombienne qui a une grande expérience de la conception et de l'exécution de projets de développement social.

Remerciements: L'auteur et le FIDA souhaitent remercier toutes les personnes travaillant sur le terrain, qui les ont aidés à organiser la visite des projets et leur ont fait partager leurs connaissances et leur expérience, et en particulier les suivantes: Francisco Hurtado, Omaira Lozano (Venezuela); María Oliva Lizarazo, Jorge Albeiro Rodríguez, Adriana Hernández (Colombie); Remigio Padrón (Équateur); Cesar Sotomayor, Anavela Venero, Nicanor Solano, Lorena Sara-Lafosse (Pérou); Álvaro Claros, Adolfo Tamayo, Silvana Tejerina (Bolivie).

Enfin, nous remercions beaucoup les familles de paysans qui nous ont généreusement ouvert leur maison, leur lieu de travail et leur vie pour que nous puissions raconter leur histoire.

Production: Groupe des publications du FIDA

Maquette: Silvia Persi

Toutes les photographies sont propriété du FIDA:

Susan Beccio: première de couverture et pages 33-63

Ricardo Gaitan: pages 9-32

Fernando Soria: page 53

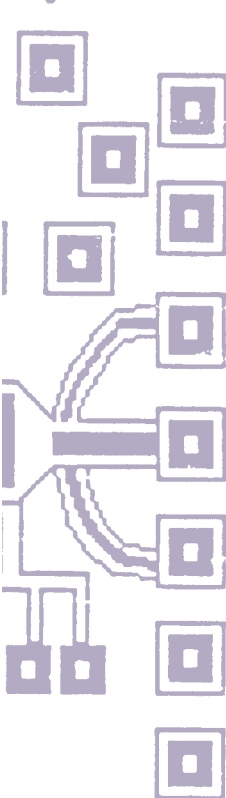
Impression: GMS Grafiche, Rome (Italie)

Février 2002



Via del Serafico, 107 – 00142 Rome (Italie)
Tél.: +39-06-54591 – Télécopie: +39-06-5043463
Courrier électronique: IFAD@IFAD.ORG
Site Web: www.ifad.org

Avant-propos



“ I convient de créer un Fonds international de développement agricole dans les plus brefs délais pour financer des projets de développement agricole concernant essentiellement la production alimentaire des pays en développement. ” Cette résolution, approuvée par la Conférence mondiale de l'alimentation en 1974, a été l'acte de naissance du FIDA.

Lorsque le FIDA a commencé à opérer, en 1978, l'Équateur a été le premier pays de la région andine et même de toute la région de l'Amérique latine et des Caraïbes à recevoir un crédit. Depuis, les cinq pays andins ont bénéficié de prêts d'un montant total de 277 millions de USD, ce qui représente 25% du montant investi par le Fonds en Amérique latine et dans les Caraïbes pour la formulation et l'exécution de projets de développement agricole et rural.

Durant les années qui se sont écoulées depuis ce premier projet, dont le but était d'aider les pêcheurs artisanaux des côtes équatoriennes à accroître leur production et de promouvoir la consommation nationale de produits de la pêche, la production alimentaire a bien augmenté, mais malheureusement le nombre de pauvres aussi.

Les communautés autochtones rurales sont la principale catégorie de pauvres d'Amérique latine et des Caraïbes (33% du total) et cela est particulièrement vrai dans la région andine. La plupart des familles qui composent ces communautés vivent dans la misère et ont très peu d'instruction, de compétences techniques et de ressources, et guère d'accès aux services à la production et aux autres services de base.

En raison de la complexité des populations rurales pauvres (qu'on appelle dans la région les *campesinos*), il serait simpliste de les définir uniquement sur la base de critères démographiques ou socio-économiques. Se fondant sur ses nombreuses années de travail en zone rurale, le FIDA peut affirmer que la pauvreté est aussi un état d'esprit, dans la mesure où elle est liée à la façon dont les *campesinos* se perçoivent par rapport à leur communauté, au milieu rural et au pays en général.

Cette perception a une influence sur les processus de production et de reproduction des familles, sur leurs stratégies de survie et sur leurs

relations avec les autres paysans et avec le tissu social du monde rural dans lequel elles vivent. Lorsque, dans la conception et l'exécution des programmes de lutte contre la pauvreté ou de développement rural, on néglige cette perception individuelle et familiale et les aspirations qui l'accompagnent, l'échec est garanti et les réalisations ne peuvent pas être durables.

Le présent ouvrage vise à décrire la façon dont les *campesinos* se voient eux-mêmes, dans le cadre de sept projets financés par le FIDA qui sont en cours d'exécution dans des zones isolées des Andes, où les réseaux de services et de communication sont pour ainsi dire inexistantes. Dans des conditions aussi difficiles, les *campesinos* ont dû concevoir des formes de cohésion et de solidarité très spécifiques pour la survie socioéconomique.

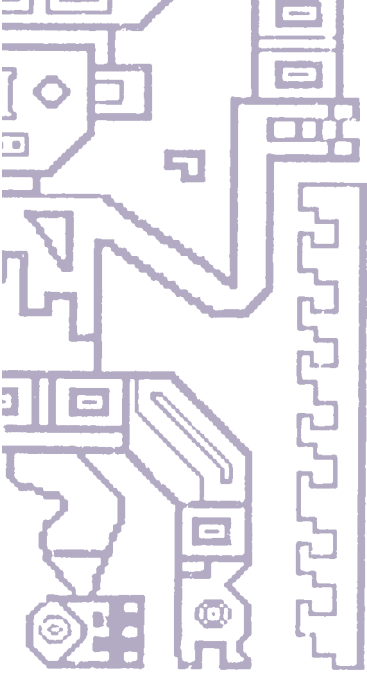
En promouvant ces formes de solidarité et d'organisation collectives, et en tenant compte des perceptions et des aspirations des individus et des familles pauvres, les projets ont aidé à créer des capacités locales durables, enracinées dans la population. Il est difficile d'en mesurer l'effet, mais cet aspect est une des pierres angulaires de la lutte contre la pauvreté.

Le renforcement des capacités de gestion des ruraux pauvres, tel qu'il est décrit dans les mots des intéressés au fil des pages qui suivent, a aussi aidé les pauvres à voir quelles étaient leurs possibilités de production agricole et non agricole et à en comprendre les contraintes. Il leur a permis de trouver des emplois dans leur environnement immédiat et d'intégrer des techniques améliorées dans leurs processus économiques et productifs.

On peut connaître le résultat final de cet effort par la voix des hommes et femmes des campagnes du Venezuela, de la Colombie, de l'Équateur, du Pérou et de la Bolivie, que José Méndez, petit paysan vénézuélien, résume ainsi: *"Nous concevons de grands projets, des projets d'agriculture ou d'assistance technique, de nouvelles façons de travailler et d'enseigner. Autrefois, chacun travaillait pour soi mais aujourd'hui nous avons appris à mieux nous connaître, nous avons élargi le cercle de nos relations et nous avons formé un groupe stable."* C'est grâce à cette nouvelle mentalité que le renforcement du tissu social pourra être la pierre angulaire du processus de développement rural et de réduction de la pauvreté.

Raquel Peña Montenegro
Directrice de la
Division Amérique latine et Caraïbes

Introduction



Derrière chaque aspect des projets, derrière tous les rapports et statistiques et tous les bureaux et les mécanismes de coopération, derrière chaque acte, désir et effort, il y a un seul dénominateur commun: un être humain. Une personne comme vous et moi, qui a des sentiments et des rêves et qui s'efforce d'améliorer ses conditions de vie et celles de sa famille.

Aujourd'hui, des milliers de femmes et d'hommes du monde entier sont reliés dans une chaîne de solidarité, dont les maillons sont non seulement les contributions et les politiques des pays donateurs, mais aussi le travail et la persévérance des paysans des communautés autochtones, des femmes et des jeunes vivant dans des hameaux isolés des hautes Andes d'Amérique du Sud.

Ce qui les relie, ce sont leurs tâches quotidiennes et l'espoir commun de construire une vie meilleure. Ils sont unis par le désir d'un monde plus équitable et par leur volonté de lutter contre la pauvreté.

La Division Amérique latine et Caraïbes du FIDA a produit la présente publication pour faire connaître aux donateurs et aux bénéficiaires, aux emprunteurs et aux créanciers, aux responsables des projets et à leurs utilisateurs, aux dirigeants et à tous les citoyens du monde les aspects quotidiens et humains de ces initiatives d'organisation.

Dans les pages qui suivent, nous rencontrerons les vrais agents du changement et nous montrerons comment les processus d'organisation sont gérés et contribuent à améliorer la vie des individus, des familles et des communautés.

Les exemples proviennent de récents projets d'organisation, exécutés dans diverses communautés rurales, et mettent en lumière les transformations socioéconomiques issues du peuple lui-même, qui constituent leur bien le plus important. Plus qu'un rapport, il s'agit d'un témoignage, d'un reflet d'une réalité que beaucoup connaissent sans doute mal ou jugent sans intérêt.

Visages curieux, soupirs d'épuisement, sourires à la fois spontanés et lucides, regards méfiants, expressions d'insatisfaction, moments de triomphe et de fierté, questions sans réponse, yeux pleins d'espoir. C'est toutes ces émotions que nous avons rencontrées au cours d'une série de

visites dans différents projets financés par le FIDA dans cinq pays andins, la Bolivie, la Colombie, l'Équateur, le Pérou et le Venezuela.

Nous avons cherché à donner un visage et une voix à la lutte que mènent ces peuples pour améliorer leur sort, leur vie quotidienne, leur travail et leurs habitudes, et alléger leurs corvées innombrables, qu'il s'agisse de chercher du bois ou de l'eau, de préparer les aliments, de s'occuper des animaux, de labourer, de planter, de parcourir de longues distances à pied, de surveiller les enfants, de participer à des formations ou à des réunions. Bon nombre de ces corvées reviennent trois fois par jour, 365 jours par an.

Nous avons parcouru des milliers de kilomètres, marchant à travers des montagnes isolées et des plaines arides, pour parvenir à certaines des localités les plus isolées de cette région. Une fois arrivés, nous avons eu des entretiens très instructifs avec les membres d'organisations et les participants aux projets. Nous les avons rencontrés à la maison, à l'école, dans des salles communales, aux champs ou dans les lieux de culte. Les thèmes de nos entretiens sont un écho des préoccupations et questions examinées, certes en d'autres termes, dans différentes organisations nationales et internationales.

Quel est le problème essentiel à leurs yeux? L'émigration, vers la ville ou à l'étranger. Leurs autres préoccupations sont l'amélioration de l'accès à l'éducation et de la participation aux activités sociales et politiques, le problème de l'inégalité des sexes, la surcharge de travail des dirigeants, les avantages et difficultés liés à la participation organisée, l'impact des projets, les résultats des initiatives publiques et privées, les questions agricoles, les problèmes de la corruption et du populisme, l'importance de la langue anglaise et de l'Internet, et la continuité et la durabilité des projets.

Une des choses qui sont apparues clairement était une nouvelle conception des relations: *"Nous ne demandons pas la charité, nous voulons travailler."* Les personnes que nous avons interrogées parlaient donc plus de droits que de concessions, de possibilités que de faveurs et de processus que de paternalisme. Elles insistaient aussi sur la dignité et la nécessité d'avoir une chance de rompre le cercle vicieux hérité du passé et d'échapper à la pauvreté.

"Nous voulons avoir une chance de raconter notre histoire, de dire ce que nous faisons ici et comment nous le faisons, car cela signifie beaucoup pour chacun d'entre nous." En d'autres termes, malgré toutes

les techniques de communication perfectionnées du monde contemporain, rien ne remplace le tête-à-tête, la puissance et la valeur d'un témoignage authentique.

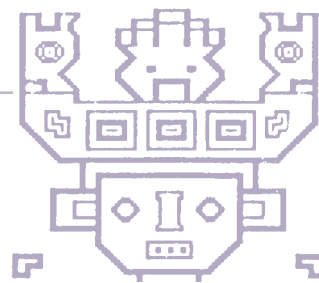
Lorsque nous regardions leurs visages, écoutions leur sagesse paysanne, nous nous efforcions de comprendre leurs modes de raisonnement ancestraux, et ressentions la puissance et le pouvoir des Andes, qui sont la plus longue chaîne de montagnes du monde, les mots inoubliables d'Antoine de Saint-Exupéry prenaient une réalité nouvelle: "l'essentiel est invisible pour les yeux".

Cette publication vise aussi à accomplir la mission que nous ont confiée toutes les personnes que nous avons rencontrées: faire savoir à quel point elles apprécient ce que nous avons fait et à quel point elles ont besoin d'un engagement durable, pour faire plus et aller plus loin.

"Je veux dire merci" pour l'intérêt et l'appui manifestés par tous ceux qui font partie de la chaîne de la solidarité et qui, même s'ils ne se rencontreront probablement jamais, sont liés entre eux par les différentes étapes des cycles de projets.

Mais par-dessus tout, cette publication exprime leur aspiration à un engagement accru, à une responsabilité durable et à une prise de conscience des conditions dans lesquelles vit la majorité de la population mondiale. L'exclusion et la pauvreté ont créé un fossé profond, ce qui est d'autant plus insupportable que nous avons à la portée de la main des moyens et des projets qui pourraient offrir à des millions de personnes la chance d'une vie différente, la chance d'un changement.

Cette publication est donc une invitation à explorer, à regarder avec des yeux neufs et sous différents angles ce que signifie un projet pour la vie des intéressés, non pas en tant que bénéficiaires mais en tant qu'agents de leur propre changement.



Le portefeuille de projets du FIDA dans les pays andins

| | VENEZUELA | COLOMBIE | ÉQUATEUR | PÉROU | BOLIVIE | TOTAL |
|---|--------------------|--------------------|--------------------|--------------------|--------------------|---------------------|
| Nombre total de projets, 1978-2001 | 4 | 2 | 5 | 6 | 9 | 26 |
| Projets en cours, 2001 | 3 | 1 | 2 | 2 | 4 | 12 |
| Total des prêts, 1978-2001 | 52 millions de USD | 23 millions de USD | 37 millions de USD | 85 millions de USD | 80 millions de USD | 277 millions de USD |
| Nombre total de familles bénéficiaires, 1978-2001 | 43 000 | 12 000 | 180 000 | 85 000 | 88 000 | 408 000 |

Source: FIDA, Système de gestion du portefeuille de projets.





Venezuela



Les fruits de la solidarité

Dans les Andes vénézuéliennes, la banque villageoise San Antonio de Padua de La Roncona, petite ville de l'État de Mérida, célèbre son premier anniversaire. Les actionnaires sont réunis en assemblée générale pour examiner la première année d'activités de la banque: proportion de prêts non remboursés à l'échéance: 0%; bénéfices: 30%; solidarité: 100%.

Tel est le bilan financier et social que les communautés les plus pauvres et les plus isolées de ce pays producteur de pétrole commencent à présenter fièrement, montrant qu'il est possible de dépasser une relation paternaliste entre l'État et le peuple.

En d'autres termes, l'utilité de deux projets financés par le FIDA – le Projet de soutien aux petits producteurs dans les zones semi-arides des États de Falcón et de Lara (PROSALAF) et le Projet de développement économique des communautés rurales pauvres (PRODECOP) – va bien au-delà des aspects techniques de la stratégie appliquée. Tout aussi importants sont les processus qui ont suscité une nouvelle conception des relations, des droits et des obligations des individus, des organisations et de l'État.

Le PROSALAFa a été lancé en 1993 dans le but d'élever le niveau de vie et d'accroître les revenus des petits producteurs des régions semi-arides. Il privilégiait la production, négligeant quelque peu les aspects sociaux. Toutefois, avec le temps et l'expérience, on a été amené à le transformer en un projet de promotion de l'organisation, laquelle est indispensable pour mettre en œuvre d'autres aspects du projet tels que le développement des infrastructures, la création de systèmes de crédit et la diffusion de méthodes de production et de transfert de technologies pour les cultures, l'élevage de chèvres, les activités artisanales et la protection de l'environnement.

"L'idée" explique Francisco Hurtado, Directeur du PROSALAFa, "est de promouvoir des structures durables. Au cours de ces huit années, nous avons compris que le grand avantage apporté par le projet était l'organisation. L'organisation c'est ce qui assure la durabilité des processus et des structures une fois le projet terminé, c'est ce qui crée une véritable capacité locale."

Une piste conduit jusqu'à deux hameaux, Rastrojito et Cuesta Grande, à proximité de Barquisimeto, capitale de l'État de Lara, connue pour ses couchers de soleil très colorés. D'immenses cactus appelés *cardones* s'élèvent de la terre desséchée et rocailleuse. Ce paysage désertique, ponctué de maisons isolées, abrite depuis plus d'un siècle 150 familles composées principalement d'artisans et de tisseurs de hamacs.

"Avant le projet, nous ne tissions des hamacs que sur commande. Les gens ont participé au projet car il leur apportait l'indépendance.

Nous ne sommes plus obligés de vendre le produit de notre travail à un intermédiaire.

Le projet a éliminé les intermédiaires qui apportaient les matériaux puis repartaient avec les bénéfices," explique Gusmary Reyes, membre de la banque villageoise. "Grâce au crédit, notre production a augmenté et chacun a pu acheter de la ficelle, la tisser et revendre les produits directement.

Aujourd'hui, notre organisation produit 1 500 hamacs par mois. Douze hommes font des tournées de vente et lorsqu'ils ont tout vendu ils reviennent chercher des hamacs."



GUSMARY

Hommes, femmes, adolescents, enfants, tous tissent adroitement, comme s'ils jouaient de la harpe, entrelaçant les fils de coton ou de nylon, tout en regardant la télévision. Anesthésiées par un monde imaginaire d'amour et de gloire, les femmes regardent quatre ou cinq feuillets par jour. Les hommes regardent aussi la télévision, mais ils sont en général moins pris par les histoires racontées.

Les familles d'artisans se sont progressivement organisées et ont entrepris d'autres activités pour compléter leurs moyens d'existence. "Ici, tout le monde fait tout: tisser, s'occuper des chèvres ou des cultures. Le PROSALAFa nous a appris à améliorer les clôtures, à peser, à gérer les engrais, les jardins potagers et les fourrages, les citernes et les banques villageoises," dit José Gregorio Hernández, paysan et commerçant qui porte le nom d'un célèbre médecin vénézuélien. Sa mère, en remerciement du miracle que représentait sa naissance après 13 années d'attente, lui a donné le nom du docteur célèbre mais humble qui soignait les pauvres et qui aujourd'hui est vénéré par toute la population.

JOSÉ GREGORIO



"L'avancement du projet nous a fait comprendre que nous n'étions pas seulement une famille élargie, mais aussi une organisation. Par exemple, lorsque les hommes partent vendre nos produits, ils nous laissent prendre soin de leurs chèvres. Comme nous cultivons nos champs ensemble, nous ne sommes pas en concurrence pour l'eau," souligne José Gregorio.

"Nous nous sommes aussi organisés en association de producteurs et nous cultivons les champs ensemble. Nous avons appris à gérer l'irrigation de façon à ne pas gaspiller l'eau. Les cours concernant la culture de légumes nous ont appris à détecter les ravageurs et à employer moins de pesticides. Lorsque l'expert technique et le vulgarisateur sont venus ici, ils nous ont donné des conseils et aujourd'hui nous avons doublé nos récoltes," explique Dagoberto Arrièche, tout en traversant un champ où son fils et un neveu labourent la terre jaune et dure qui deviendra un sol fertile dans lequel pousseront melons, poivrons et tomates.

"Cela n'a pas été aisé," poursuit-il, "mais ce serait encore plus dur si nous n'avions rien eu. Nous étions arrivés au point où nous ne croyions plus en rien ni à personne et c'est pourquoi il nous a fallu si longtemps pour nous organiser. Aujourd'hui que nous connaissons la valeur de l'organisation, nous faisons des progrès. Un des aspects les plus intéressants du projet est qu'il nous a enseigné comment travailler et j'espère que d'autres pourront profiter de cet enseignement."

Evaristo Arrieche, qui est un proche de Dagoberto et des autres membres du "groupe des sept", raconte comment, une fois organisés, ils ont pu construire une citerne et convaincre l'entreprise qui envoie un camion-citerne chaque mois de desservir en même temps les sept familles. "Avant, ils n'apportaient de l'eau que pour une famille à la fois et nous étions en concurrence." Aujourd'hui, ils ont leur propre système de mesure de la consommation individuelle.

Les initiatives concernant les citernes et l'eau ont été accompagnées d'autres initiatives.

"Les jardins potagers familiaux sont une autre innovation très féconde apportée par le projet. Nous ne savions pas qu'il était possible de cultiver des tomates et des haricots dans ce sol. Aujourd'hui, nous pouvons cultiver ces légumes nous-mêmes et nous ne sommes plus obligés d'aller en ville les acheter."



EVARISTO

Les animateurs paysans, membres de la communauté choisis par la communauté pour fournir des conseils et une assistance technique, font partie de la stratégie adoptée pour pérenniser les activités entreprises dans le projet depuis 1999. Dans chacune des zones du PROSALAF, il y a un technicien ou un vulgarisateur résident qui forme les animateurs paysans.

Aujourd'hui, ce sont les animateurs qui sont responsables de l'assistance technique et du suivi. "Pour connaître les intérêts et les besoins de la communauté, il faut vivre ici," dit Ramón Arrieche, familièrement appelé Paulinito, d'après le nom du tout premier animateur. "J'aime être un animateur car les gens vous font confiance. Notre formation se fait essentiellement sur le tas; nous apprenons beaucoup dans les cours, mais nous apprenons aussi de nos collègues."



En raison de l'aridité de la région, la moindre goutte d'eau compte. Le PROSALAFa a creusé 300 mares et construit plus de 700 citernes. Pour cela, il a toujours collaboré avec un groupe organisé qui apportait une contribution en nature sous forme de travail. "Avant, nous attendions tout du gouvernement; aujourd'hui, nous savons que nous sommes des partenaires et, surtout, que c'est nous qui avons le plus à gagner. Les mares et les citernes nous appartiennent et c'est pourquoi nous devons les entretenir," dit Ali Piña, coordonnateur de l'Association de producteurs *Fe y Esperanza*.

"Le nom de notre association signifie foi et espoir, et c'est essentiellement de cela que je vivais. Je n'avais rien pu planter dans mes champs pendant deux ans à cause du manque d'eau. Durant cette période, j'ai survécu grâce à un prêt de la banque villageoise. J'achetais des condiments en ville et je les vendais ici au porte-à-porte. Au total, j'ai fait six emprunts et c'est ainsi que j'ai pu vivre tout ce temps. Aujourd'hui, on a creusé une mare, et on pourra semer dès qu'elle sera pleine."



ALI

Le principe de la banque villageoise est appliqué dans ces deux projets financés par le FIDA. Les banques sont établies au moyen d'un capital de démarrage constitué à partir des actions vendues 3 000 à 5 000 bolívares, ce qui équivaut à 5 à 9 USD. Ce capital permet d'accorder des crédits jusqu'à concurrence de trois à six fois la valeur des actions détenues par chaque membre; cela permet de faire tourner les fonds et chaque membre en profite à son tour.

Pour adhérer à une banque villageoise, il faut satisfaire une condition essentielle: connaître et être connu. "Il faut être de la même région et connaître les autres. Ainsi, chacun peut faire confiance à chacun, puisque c'est l'argent du groupe qui est prêté. Après une année entière d'activités, nous n'avons eu aucun problème," dit Alfonso Mendoza, trésorier de la banque villageoise pour les nouveaux voisins.

Les banques villageoises ont permis de lancer d'autres activités. À Majanería, communauté située dans la paroisse de Camacaro, toujours dans l'État de Lara, six micro-entreprises ont été créées. Alfredo et Victoria Rodríguez vendent des caramels de lait de chèvre au marché local.

"Nous avons une chance de progresser, mais malheureusement nous étions bloqués par le manque de conseils. Aujourd'hui, nous avons eu une formation et nous savons comment poursuivre notre expansion."



ALFREDO

Tout cela a amélioré leurs conditions de logement, leur entreprise et l'éducation de leurs enfants, et s'est répercuté sur le développement de la région. "Aujourd'hui, les gens de la région sont plus intéressés par la production de lait, car ils savent qu'ils peuvent nous le vendre et tout cela vient s'ajouter à notre propre production." Chaîne de production, chaîne de solidarité.

Le PRODECOP, autre projet appuyé par le FIDA, a été lancé en 1998. Exploitant les enseignements tirés d'autres projets, il a mis en œuvre la stratégie de création de banques villageoises dans huit États, dans le cadre d'un vaste programme de développement rural. Dans l'État de Mérida, il comporte deux composantes essentielles, la formation et le crédit. "Nous faisons une première étude dans chaque communauté pour déterminer les besoins et les priorités," explique José Daza, coordonnateur de la composante crédit.

Les mots clés sont responsabilité, résultat, égalité des chances, durabilité et solidarité entre les générations. "Lorsqu'on crée une banque villageoise, on fournit une formation et un suivi pour l'organisation et la



comptabilité," dit Daza. On crée des comités pour les contributions, les crédits, l'épargne et les procédures internes. Aujourd'hui, chacun tend à devenir un coordonnateur "car nous n'aimons pas les structures où une seule personne est responsable. Nous préférons que tout le monde soit sur un pied d'égalité, chargé de coordonner un aspect particulier et responsable des résultats obtenus," fait observer Alí Piña.

La jeune Mayde Pereira est présidente de la banque villageoise Sabaneta y Los Cucharones, qui est un des 14 établissements de ce genre en activité dans l'État de Mérida. "Les gens sont parfois très enthousiastes au sujet de la banque villageoise et passent beaucoup de temps ici. Cela nous rapproche et nous pouvons échanger beaucoup de choses positives. Autrefois, nous vivions et travaillions chacun dans son coin, retirant du sol ce que nous pouvions. Personne n'a jamais pensé à demander un prêt pour acheter des semences ou de l'eau d'irrigation; les formalités et les conditions étaient beaucoup trop intimidantes. Aujourd'hui, nous avons nos propres fonds, notre banque villageoise. L'argent ne part plus, il reste ici," dit Mayde en souriant.

Elle travaille aux côtés de José Eudoro Peña, qui supervise la comptabilité, et d'Orlando Bautista et Reyes Fernández, qui sont membres du comité de crédit et chargés d'examiner les demandes de prêt.

Toutes les banques villageoises ont créé un système d'épargne pour les enfants de leurs membres. "Chaque enfant à un livret d'épargne et tous les mois les parents déposent quelque chose. Parfois c'est beaucoup, parfois c'est très peu, mais le plus important n'est pas là. Ce qui importe, c'est l'habitude d'épargner," explique Gladis Dávila de Peña, propriétaire d'une boutique, qui avant la création de la banque villageoise était la seule source de crédit de la communauté pour l'achat de médicaments, pour les situations d'urgence ou pour l'éducation.



GLADIS

"Aujourd'hui tout a changé. La banque villageoise est bien préférable à une banque commerciale car nous pouvons tous demander un prêt et nous faisons tous des versements. En outre, nous gagnons des dividendes car nous fixons nous-mêmes les taux d'intérêt et nous nous faisons payer. Tout le monde y gagne."

Les banques villageoises ont aussi des effets positifs sur les relations sociales, car elles incitent à la confiance et encouragent les initiatives communautaires. Guillermo Altube, membre de la communauté de Mococho, a fait don d'un lopin pour la construction d'une école, d'une église et d'un terrain de sport. Il a confiance envers sa communauté:



"J'ai donné le terrain car je pensais que c'était ce qu'il fallait faire et parce que chacun ici a fait beaucoup de sacrifices."



GUILLERMO, TERESA

Sa femme Teresa est un membre actif de la banque villageoise: "Il y a un souvenir en particulier que je n'oublierai jamais. J'ai très bien compris ce que M. Daza nous disait. Nous nous sommes rendus compte que cette idée de banque villageoise pourrait marcher. Il était très intelligent et nous a expliqué tous les avantages que nous pouvions en attendre; nous étions très inexpérimentés. Aux premières réunions, j'ai apporté ce que j'avais pu économiser et j'ai acheté des actions."

Ce couple est un exemple de solidarité et de persévérance non seulement pour Tomasa, Baudilio, Romelia, Roxana, Alirio, Benino, Florinda, Dulce, Gloria, Corina, Pedro et Armando (leurs 11 enfants), mais aussi pour de nombreuses autres communautés. Les gens sont toujours disposés à profiter de l'expérience des autres.

Víctor González, ancien président de la banque villageoise de San Rafael del Hato, communauté située à proximité de Mococho, se souvient avec nostalgie: "Le plus difficile était de faire participer les gens. Il n'y a rien de plus difficile que d'organiser une communauté, de lui faire comprendre l'avantage d'une situation dans laquelle chacun peut mener à bien ses propres initiatives. Convaincre une communauté, c'est comme sauter dans un champ plein de chevaux sauvages, mais la motivation est ce qui permet de les pousser à l'action et de les aider à comprendre les avantages qu'ils en retireront. Ici, nous n'avons jamais rien vu de pareil. Aujourd'hui, chacun observe, apprend et est fier d'atteindre ses objectifs."

À La Roncona, il est très facile de comprendre ce que Víctor veut dire. Plus de 150 personnes ont assisté à l'assemblée générale de la banque. Plus de 150 personnes ont aujourd'hui une vision différente de la réalité et des possibilités qu'elle offre. Le 10 décembre 2000, la banque villageoise San Antonio de Padua a célébré sa première année d'activités. Son président, Iradies Guillén, était particulièrement sceptique lorsque l'idée a été lancée, mais est aujourd'hui enthousiaste.



"Auparavant, personne ne pensait à nous ni à nos besoins. Depuis que nous nous sommes organisés, nous pouvons approcher les autorités et négocier pour qu'elles répondent à nos besoins. Les problèmes que nous avons rencontrés tout au long de notre chemin sont aussi des exemples de solutions. Plus nous avançons, plus nous apprenons."

À la fin de la réunion, deux musiciens attaquent un morceau. Comme la musique est complètement intégrée dans la vie locale, il n'est pas surprenant de trouver Constantino Villamil à toutes les occasions. Âgé de 90 ans, il joue toujours sur le violon qu'il a reçu en échange d'une vache il y a une trentaine d'années.

Gustavo Escalante, Pedro Paredes et Gerardo Dávila sont animateurs et vulgarisateurs de la composante formation pour le développement et la participation des citoyens, qui est exécutée parallèlement à la création des banques villageoises. Ils vivent à plein temps dans la communauté et, pour eux, il est très gratifiant d'avoir su inspirer la confiance et le respect et de constater à quel point ils ont donné force et espoir à chacun des villageois. Ils encouragent la formation d'associations de voisinage, groupes organisés qui travaillent au développement de la communauté. Ils travaillent dans les écoles et dans les parcs, transmettent les demandes à la mairie et donnent suite aux propositions.

"Je sais tout juste écrire mon nom, mais l'association nous a beaucoup appris, au moyen des cours concernant la participation, l'organisation et les compétences. Aujourd'hui, nous travaillons tous ensemble. Nous nous réunissons tous les lundis et en général tout le monde est présent," dit Orangel Rojas, président du comité électoral qui supervise l'élection des membres du bureau de l'association de voisinage. "Les gens sont mieux préparés et peuvent mieux participer."

SIMONA

"Nous nous réunissons, même si c'est seulement pour bavarder un peu," dit Simona Rojas, mère de cinq enfants et membre de l'association de voisinage. "Chacun s'exprime, hommes, femmes, tout le monde a son mot à dire, alors qu'autrefois personne n'osait s'exprimer."



Les associations organisent des programmes d'alphabétisation et des cours de tissage et de céramique, pour lesquels elles font de la publicité à la radio locale.

Au moyen de son fonds d'investissement pour le financement des initiatives paysannes, le PRODECOP appuie des projets de production communautaire soigneusement préparés à l'issue des programmes de formation. Il arrive que le papier soit froissé et l'écriture hésitante, mais les membres de la communauté présentent des projets, qui peuvent aller de l'ouverture d'une boutique de coiffeur au lancement d'une activité artisanale ou à l'achat de quelques poulets.

La formation est assurée par d'autres membres de la communauté, comme Emérita de Zambrano et Juanita Méndez, membres de l'association des artisans. Elles ne prennent jamais un jour de vacance; qu'il pleuve ou qu'il fasse beau, elles parcourent de longues distances à pied pour aller former leurs groupes.

"Les gens sont toujours très responsables et désireux de participer. Cela me rend fière et me donne l'impression d'être un exemple: j'incite les gens à tenir leur parole, à persévérer et à être ponctuels," dit Emérita après son retour d'un cours de formation au tissage de la ficelle. "L'association des artisans existait depuis huit ans, mais nous n'avions jamais pensé à cela. Lorsque le projet a été lancé, j'ai commencé à offrir mon aide et tout a pris de l'ampleur."



EMÉRITA



Avant et après. Hier et aujourd'hui. Dans quelques années, les rêves de José Méndez nous rappelleront que la seule chose dont il avait besoin, c'était une chance de les réaliser: "Nous concevons de grands projets, des projets d'agriculture ou d'assistance technique, de nouvelles façons de travailler et d'enseigner. Autrefois, chacun travaillait pour soi mais aujourd'hui, nous avons appris à mieux nous connaître, nous avons élargi le cercle de nos relations et nous avons formé un groupe stable."

Au XIX^e siècle, Simón Bolívar – père fondateur du Venezuela et libérateur des pays andins, a dit juste avant sa mort: "J'ai labouré dans le vent et semé dans l'océan." Aujourd'hui, il peut reposer en paix. Aujourd'hui, au XXI^e siècle, dans sa patrie comme dans les autres pays qui constituaient la colonie de Gran Colombia, les semences de la solidarité et du développement, malgré de nombreuses difficultés, ont trouvé un sol fertile.

Les semences de la solidarité ont trouvé un sol fertile.

1. Projet de soutien aux petits producteurs dans les zones semi-arides des États de Falcón et de Lara (PROSALAF)



Dates du projet

- Approbation du prêt:
4 avril 1991
- Signature de l'accord de prêt:
7 septembre 1992
- Exécution:
*25 mai 1993 au
30 juin 2002.*

Nature du projet

Développement agricole

Principaux objectifs

Élever le revenu et améliorer les conditions de vie des petits producteurs et des pêcheurs de la région, tout en promouvant une gestion rationnelle des ressources naturelles. À cet effet, le projet comporte les composantes suivantes: collecte et stockage de l'eau, technologies appropriées pour la gestion des bassins versants, formation de groupes de producteurs et de pêcheurs artisanaux et renforcement des organisations de base.

Zone du projet

Vingt-deux municipalités des États de Falcón et Lara (Venezuela), superficie totale de 12 300 km²

Groupe cible

7 500 familles

Coût total

26,7 millions de USD

Financement du FIDA

16,1 millions de USD

Cofinancement

10,6 millions de USD, République bolivarienne du Venezuela

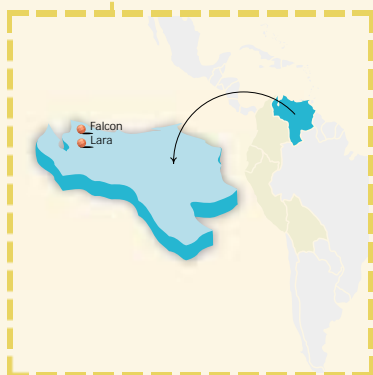
Agent d'exécution

Instituto de Crédito Agrícola y Pecuário (25 mai 1993-31 mars 2000)

Fundación de Capacitación e Innovación para el Desarrollo Rural (1er avril 2000)

Institution coopérante

Société andine de développement



2. Projet de développement économique des communautés rurales pauvres (PRODECOP)

Dates du projet

- Approbation du prêt:
11 septembre 1996
- Signature de l'accord de prêt:
18 décembre 1997
- Exécution:
25 juin 1998 au
31 décembre 2005

Nature du projet

Formation pour la participation des citoyens, développement, crédit et services financiers.

Principaux objectifs

Promouvoir le développement des communautés rurales pauvres en encourageant leur participation à la société civile et en améliorant leur situation socioéconomique, particulièrement dans le cas des ménages ayant à leur tête une femme et des autochtones. À cet effet, le projet comporte les composantes suivantes: formation des communautés rurales et assistance technique, liaisons entre les communautés et les pouvoirs publics à l'échelon national et municipal, renforcement des capacités locales en vue de la création d'établissements financiers.



Zone du projet

Huit États du Venezuela:
Anzoátegui, Monagas, Sucre,
Mérida, Portuguesa, Táchira,
Trujillo et Delta Amacuro

Groupe cible

20 000 familles

Coût total

24,4 millions de USD

Financement du FIDA

12 millions de USD

Cofinancement

6,4 millions de USD,
République bolivarienne du
Venezuela

2,8 millions de USD, Société
andine de développement

750 000 de USD,
bénéficiaires

2,4 millions de USD,
établissement financier
national

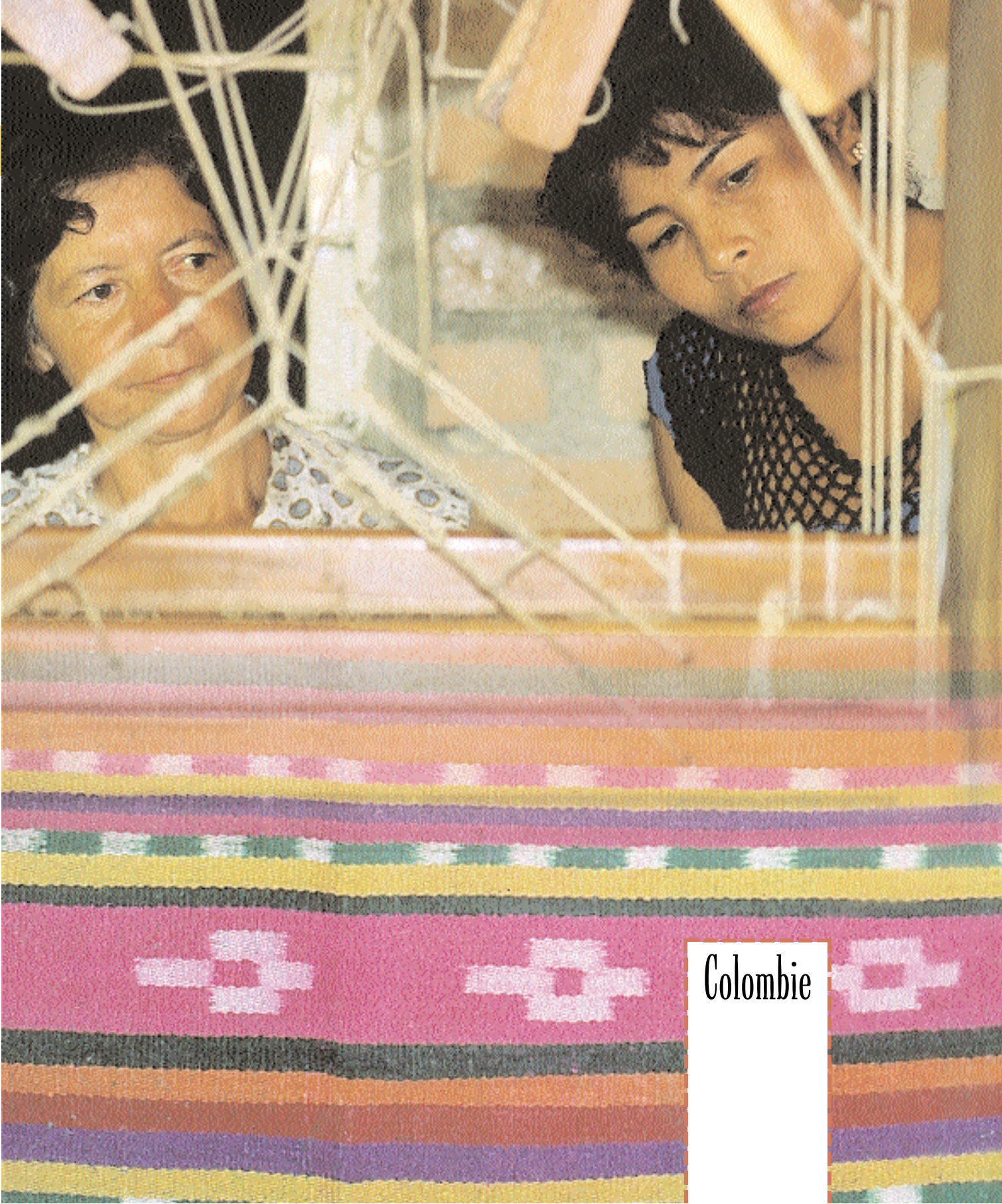
Agent d'exécution

Fundación para la
Capacitación e Investigación
Aplicada a la Reforma Agraria

Institution coopérante

Société andine de
développement





Colombie



La soie de l'espoir

Dans le sud de la Colombie, région si proche de l'équateur que les rayons du soleil tombent à la verticale, pour 140 familles d'autochtones, de noirs et de métis, le progrès est une expérience concrète. "Lorsqu'on applique les leçons tirées de sa propre expérience et de celle des autres, les choses vont de mieux en mieux."

À proximité de la charmante ville coloniale de Popayán, fondée par les colons espagnols en 1537, une nouvelle route de la soie du XXI^e siècle est en train d'apparaître; c'est l'histoire fascinante d'un minuscule filament brillant, entre le moment où il est filé par une petite chenille grise qui dévore des feuilles de mûrier pendant 40 jours et celui de sa transformation en articles vestimentaires.

Cette route est aujourd'hui la route de l'espoir. Dans un pays où un conflit armé complexe a semé la violence et la mort, et où l'hostilité fait partie de la vie quotidienne, la production de soie est considérée comme un acte de paix, de foi, de coexistence harmonieuse, de tolérance et de coopération.

Le Programme de développement des micro-entreprises rurales (PADEMER), lancé en 1997 avec un financement du FIDA, a insufflé une vie nouvelle dans les activités des diverses organisations locales et internationales qui travaillaient à promouvoir la production de la

soie depuis huit ans, avec des degrés variables de réussite et d'échec. La nouvelle stratégie visait à consolider une chaîne de production allant de l'élevage des vers à la vente des produits finis, en passant par le traitement du fil, et intégrant la formation, l'assistance technique et l'appui à l'organisation et à la commercialisation.

Le PADEMER rassemble tous ces maillons grâce à une approche globale de la production, de l'organisation et de la vente. Pour assurer la réussite des petits producteurs, on encourage la création de micro-entreprises et de liens entre la production et la vente.

Cette expérience a été menée dans les municipalités de Popayán, Timbío, Piendamó, Morales, Caldono, Santander de Quilichao et Caloto, dans le département de Cauca, qui la troisième région les plus pauvres de la Colombie et où 72% de la population vivent en milieu rural. L'impact du projet sur les organisations communautaires, qui sont essentiellement des groupes de femmes, dépasse largement le bien-être économique et modifie la conception même de la vie.

Les plantations traditionnelles de café de la région, qui produisent un des cafés les plus doux de Colombie, font généralement moins de 2 hectares et la récolte n'est payée qu'une fois par an. Pour les familles de planteurs de café, la production de soie est un appoint et beaucoup d'entre elles peuvent aujourd'hui se faire payer leur production neuf fois par an, pour un montant allant de 60 à 120 USD chaque fois.

L'élevage de vers à soie est une activité agricole très spéciale: elle ne demande pas une grande superficie et la production est très intensive. Avec un demi-hectare de mûriers et un enclos de 4 x 3 mètres, les sériciculteurs peuvent élever jusqu'à 7 000 vers à soie sur des lits spéciaux. Lorsque les vers atteignent leur taille adulte, qui est de 5 centimètres (après quatre mues), ils tissent lentement un cocon. Chaque cocon pèse environ 2 grammes et est fait de 1 000 mètres de filament de soie continu.

La pierre angulaire du projet a été le processus d'organisation qui a permis d'intégrer toute la chaîne, de la production à la vente en passant par la transformation artisanale. Le PADEMER est en train d'extrapoler cette stratégie dans d'autres régions de Colombie, pour des produits tels que le sucre brun, les produits laitiers et les fruits.

D'après Jorge Albeiro Rodríguez, directeur du Centre de promotion de la production de soie dans le département de Cauca (CORSEDA), l'impact du projet sur les habitants de la région a été immense.



"Aujourd'hui, tout le monde a compris que le bien-être ne s'obtient pas par la mendicité ou par la violence." En affinant leurs capacités de négociation et en devenant de véritables agents économiques, les habitants abandonnent la "mentalité de subsistance pour se transformer en entrepreneurs".

La CORSEDA est une association de tisserands de soie qui a été fondée il y a six ans par un groupe de cinq femmes. Aujourd'hui, elle compte 20 tisserands et 30 assistants. Efigenia Chantre, qui en est une des principales animatrices, a entendu parler du programme de formation au tissage par un beau-frère qui avait assisté à une réunion. Comme elle ne sait pas écrire, il l'a aidée à remplir le formulaire. "Ma belle-mère et mon mari s'occupaient de mes cinq enfants pendant que j'assistais au cours. Tout le monde m'a aidée et j'ai pu apprendre." Dans sa nouvelle maison, il y a plus de métiers à tisser que de meubles; les 50 membres du groupe y travaillent par équipe, cinq fois par semaine.

Efigenia a conclu un marché avec le formateur: elle devait transmettre ce qu'elle avait appris à d'autres femmes. Au début, il a été très difficile de tenir cette promesse: "Il y a toujours une certaine jalousie." Elle a donc décidé de créer son propre groupe. Elle a invité tous ses voisins et parents à l'aider à planter des mûriers, à chercher de l'eau et à construire un toit pour les lits des vers à soie.



EFIGENIA



"Je cherchais de l'aide partout où je pensais pouvoir en trouver. Je me souviens que les gens se demandaient comment quiconque allait croire cette femme qui ne savait rien, et c'était vrai, je ne savais rien. Mais je cherchais quelqu'un qui savait."

L'organisation a des effets sur tous les membres du groupe. Les femmes qui appartiennent à des groupes de tisserands et d'artisans sont en train de terminer leurs études secondaires, elles ont une assurance maladie, leurs enfants sont scolarisés et elles-mêmes sont plus indépendantes car elles gèrent leurs propres revenus. "Le fait de contribuer à l'entretien de la famille nous autonomise."

La confiance en soi et la possibilité de se considérer comme des productrices et, par extension, comme un maillon essentiel de la chaîne de production rurale sont sans doute l'accomplissement le plus notable de ces groupes de femmes. Et, à n'en pas douter, c'est un processus irréversible.

"Ma vie a changé radicalement. Je peux même vous dire à quelle date exacte: le 5 février 1999," explique Myrian Collazos, petite femme sans prétention mais qui respire la confiance en soi et l'assurance. "Avant, je passais mon temps à cuire, glaner de la nourriture, nettoyer et m'occuper des petits enfants. Je ne pouvais presque jamais sortir. Aujourd'hui je peux sortir. Je peux sortir car les enfants ont grandi et aussi parce que je le veux. Efigenia m'a proposé de travailler avec elle comme fileuse et j'ai donc appris à filer à la maison. Lorsqu'elle m'a demandé de venir travailler sur les métiers à tisser, je n'ai pas dormi de la nuit. J'étais tellement nerveuse que je ne savais pas quoi faire. Elle a eu confiance en moi. Je me suis levée tôt et j'y suis allée. Elle m'a donné une feuille de papier et est partie; je suis restée là pour tisser. Aujourd'hui, mes enfants m'aident aussi; ils comprennent tous que s'organiser c'est une sorte de renaissance."



MYRIAN

Ces processus débouchent non seulement sur une activité productive, mais aussi sur de nouveaux liens entre les gens. À l'évidence, ces liens ont des effets importants sur la vie de chacun et sur les relations familiales. "C'est un arrangement très satisfaisant, car on peut travailler à la maison avec la famille. Tout le monde participe et cela nous réunit. Même les enfants nous aident en transportant des feuilles et en nourrissant les vers," dit Mercedes Hurtado.



MERCEDES

Helena Ramírez, autre membre du CORSEDA, confirme ce point de vue: "L'association pense d'une façon différente; avec le temps, on change et on s'intègre. Par exemple, même au sein de la famille, chacun comprend qu'il y a des choses à ne pas faire, comme de se frapper les uns les autres. Le plus important est d'avoir un bon comportement, des relations saines et de faire preuve de compréhension. Ce n'est pas facile, mais qu'est-ce qui est facile dans la vie?"

Luis Conejo, mari d'Efigenia¹, parle de sa femme et du groupe: "Les femmes sont très sérieuses. Elles sont concentrées sur leur travail et les enfants les aident sans cesse. Nous autres hommes, nous ne sommes pas aussi bien organisés. Nous avons commencé à collaborer pour acheter des engrais et pour vendre des fils de soie, mais le plus important c'est que ma famille pense que nous montrons l'exemple aux autres."

Elvira Gómez et Ana Digna Meia sont deux autres personnes citées en exemple, ce qui confirme qu'un projet viable sur les plans économique, culturel et familial a des effets multiplicateurs. Elvira, qui a 60 ans, a fait profiter de son expérience non seulement les autres groupes mais aussi sa propre famille. Aujourd'hui, deux générations supplémentaires, celles de ses enfants et de ses petits enfants, sont tisserands. "Pour commencer, j'ai échangé deux vaches contre un terrain. J'ai commencé par planter des mûriers, mais j'ai vite compris que je devrais me mettre à produire et à tisser." Il émane de ses yeux aigus et de son visage tanné et ridé une énergie contagieuse.

ELVIRA



"Les habitants des campagnes doivent rester à la campagne. Que pouvons-nous attendre de la ville, si ce n'est des difficultés et des problèmes? Si nous voulons améliorer notre sort, la réponse se trouve ici. Ce qu'il faut, c'est vouloir et pouvoir travailler."

Dans un coin de l'atelier, une petite vitrine immaculée contient des échantillons de vêtements soigneusement emballés de feuilles de matière plastique. Le vert pastel, les ocres et les roses sont produits au moyen de pigments naturels que les femmes ont appris à obtenir grâce aux différents cours d'assistance technique: "Une même feuille peut donner jusqu'à cinq couleurs selon le mode de préparation," dit fièrement Elvira. Son petit-fil Edison, qui a 24 ans et a appris à tisser à l'âge de 16 ans, lit les instructions des manuels qui ressemblent à des recettes de potions magiques: "écorce de citron mélangée avec de l'alun, pétales d'hisbiscus non macérés, gardés au frais pendant trois nuits, racine mélangée avec de

¹ Dans les campagnes d'Amérique latine, il est fréquent que les femmes mariées conservent leur nom de jeune fille.



la poudre de noyau d'avocat et de la cendre, feuilles de goyave mélangées avec des feuilles de noyer."

Le jour où nous sommes arrivés à la maison d'Elvira, Argenis Castellanos – vulgarisateur qui travaille pour une organisation non gouvernementale proposant des cours de perfectionnement individuels, s'y trouvait. Elvira est enthousiaste: "J'ai découvert que la chose la plus importante est de savoir qui je suis et ce que je suis capable de faire. Si les autres animateurs et moi-même recevons une formation et une aide, c'est parce que c'est une bonne chose que de travailler ainsi avec les gens."

Ana Digna Meia, dont le deuxième prénom signifie "méritante", est une des éleveuses de vers à soie que nous avons interrogées; elle raconte son histoire avec beaucoup de fierté et de dignité. Âgée de 59 ans, elle vit seule au milieu des montagnes verdoyantes. Du matin au soir, elle travaille les champs de caféiers, de bananiers et de mûriers avec un jeune aide qui a récupéré des suites d'un accident de voiture grâce aux prières qu'elle a adressées à Sainte-Martha. "Je ne suis pas seulement une agricultrice, je suis une femme d'affaires. Les vers à soie m'ont permis d'avoir ce que j'ai." Elle a une maison assez grande et bien équipée, un enclos pour élever les vers à soie (qu'elle appelle ses enfants), un terrain qu'elle travaille toute l'année, et avec le revenu d'appoint de son élevage de vers à soie, elle aide ses deux enfants qui vivent à Popayán.

Elle a une méthode de comptabilité très personnelle: "Je fais tous mes calculs de tête. Je ne sais pas les faire sur du papier, car je ne suis allée que jusqu'à la troisième année de l'école primaire." Avant de revenir à la campagne il y a 15 ans, elle travaillait à Cali (troisième ville de Colombie), d'abord comme serveuse puis comme gérante d'un restaurant. Elle est revenue à la campagne pour travailler à la cueillette des goyaves, avec une



ANA DIGNA

seule certitude: "Je ne regarde jamais en arrière, je vais toujours de l'avant." Elle a entendu parler du projet d'élevage de vers à soie et s'est rendue de ferme en ferme pour en apprendre davantage. Son élevage produit sans interruption depuis plus de trois ans.

La voix d'Ana Digna est la voix de la réussite. Elle est rentrée à la campagne et a laissé derrière elle les problèmes de la ville. Pour elle, ce que les citadins appellent du commérage est en fait un moyen de communication, d'information, d'échange et de motivation: "Les gens voient comment leurs voisins réussissent après qu'ils ont décidé de participer au projet." Ces observations donnent l'exemple. Ce genre d'observations apparemment sans importance finit par diffuser la stratégie du projet. Les paysans posent des questions, se rendent visite, comparent leurs expériences et demandent des conseils, ce qui les encourage à former des groupes et assure la réussite des projets communautaires.

Alcides Huertas est un chef de groupe communautaire qui vit sur une ferme isolée au fond d'une profonde vallée verte. "Je vais vous raconter mon histoire. De tous les paysans qui ont commencé, je suis le seul à avoir persévéré. Aujourd'hui, ils viennent tous me poser des questions et me demander un enseignement. Nous autres Indiens Guambiano nous sommes toujours entendus et c'est pourquoi je les laisse employer ma maison comme atelier," dit-il, regardant sa femme Mercedes, qui prépare du café dans une cuisine enfumée et remplie de casseroles suspendues aux murs. "J'ai huit enfants et ils vont tous à l'école. Les vers à soie m'ont beaucoup aidé."

Cette maison avec sa cour intérieure et ses trois chambres où vivent tous les membres de la famille montre bien les avantages qu'apporte l'organisation. Les paysans et les artisans se sont réunis, ont apporté leurs cocons, les ont dévidés ensemble, ont teint le fil puis l'ont tissé pour fabriquer des écharpes, des foulards et d'autres vêtements. Le groupe d'Alcides compte plus de 15 membres et sa capacité de production continue de croître. Avec la demande européenne, il doit travailler toute l'année pour exécuter les commandes dans les délais.

José Cortes est un jeune homme qui travaille avec le groupe. Le tissage est traditionnellement un métier féminin et il avoue:

JOSÉ



"Au début j'étais un peu embarrassé car nous avons une attitude assez machiste, mais ce genre de travail ne me rend pas moins viril. En fait, c'est une façon d'apprendre. J'aime ce travail et il est stable."





"Au début, il a été un peu difficile de nous organiser; il n'est pas facile de créer la confiance et de convaincre les gens de persévérer. Dès qu'ils se rendent compte que tout va mieux lorsqu'on collabore, nous pouvons travailler ensemble," dit Amparo Gómez, formatrice spécialisée dans le tissage qui se déplace de communauté en communauté pour faire connaître ses principes de vie. "Tout n'est qu'entraînement: on apprend à filer en filant, à dévider les cocons en les dévidant, à tisser en tissant et à teindre en teignant. Ce n'est pas si compliqué et tout le monde peut y arriver."

Tout le monde peut y arriver, tel est le message que transmettent ces différentes réussites. Pour reprendre les mots d'Amparo, c'est "la multiplication du bien-être et l'épanouissement individuel. Pour nous autres femmes, cela a apporté un grand changement: le projet nous a autonomisées."

La promotion de la micro-entreprise rurale est de plus en plus souvent intégrée dans le cadre général du développement rural, étant donné que la production agricole cesse d'être la seule ou même la principale source de revenus dans les campagnes de Colombie. La micro-entreprise fait partie d'une stratégie globale de développement rural fondée sur une réponse souple à l'évolution de la dynamique villes-campagnes. Cette stratégie est articulée autour du ménage et de la contribution de chacun de ses membres.

Créer et croire, tels sont les deux principes qui nouent cette chaîne de production, laquelle fait partie de la chaîne de la vie.

Tout le message de cette nouvelle voie est contenue dans ces deux mots: créer et croire.

Tout le message de cette nouvelle voie est contenue dans ces deux mots: créer et croire.

fiche TECHNIQUE

Programme de développement des micro-entreprises rurales (PADEMÉR)

Dates du programme

- Approbation du prêt:
11 septembre 1996
- Signature de l'accord de prêt:
12 novembre 1996
- Exécution:
*30 juin 1997 au
30 juin 2005*

Nature du programme

Crédit et services financiers



Principaux objectifs

Appuyer le développement des micro-entreprises rurales pour élever le niveau de revenu des pauvres et des paysans sans terre, en particulier dans le cas des ménages ayant à leur tête une femme. À cet effet, le programme comporte les composantes suivantes: formation et assistance technique aux micro-entrepreneurs ruraux; services de crédit; renforcement des organisations non gouvernementales et des intermédiaires financiers; renforcement des institutions nationales de second niveau responsables de l'assistance technique, de la formation et des services financiers pour les micro-entrepreneurs ruraux.

Zone du programme

Ensemble du pays. Les premières activités se sont déroulées dans les départements de Cauca, dans le sud des Andes, et de Bolívar et de Sucre, sur la côte atlantique.

Groupe cible

10 000 familles

Coût total

25,9 millions de USD

Financement du FIDA

16 millions de USD

Cofinancement

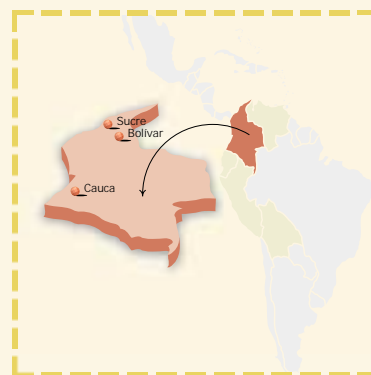
0,3 million de USD, Société andine de développement
9,6 millions de USD, Gouvernement colombien

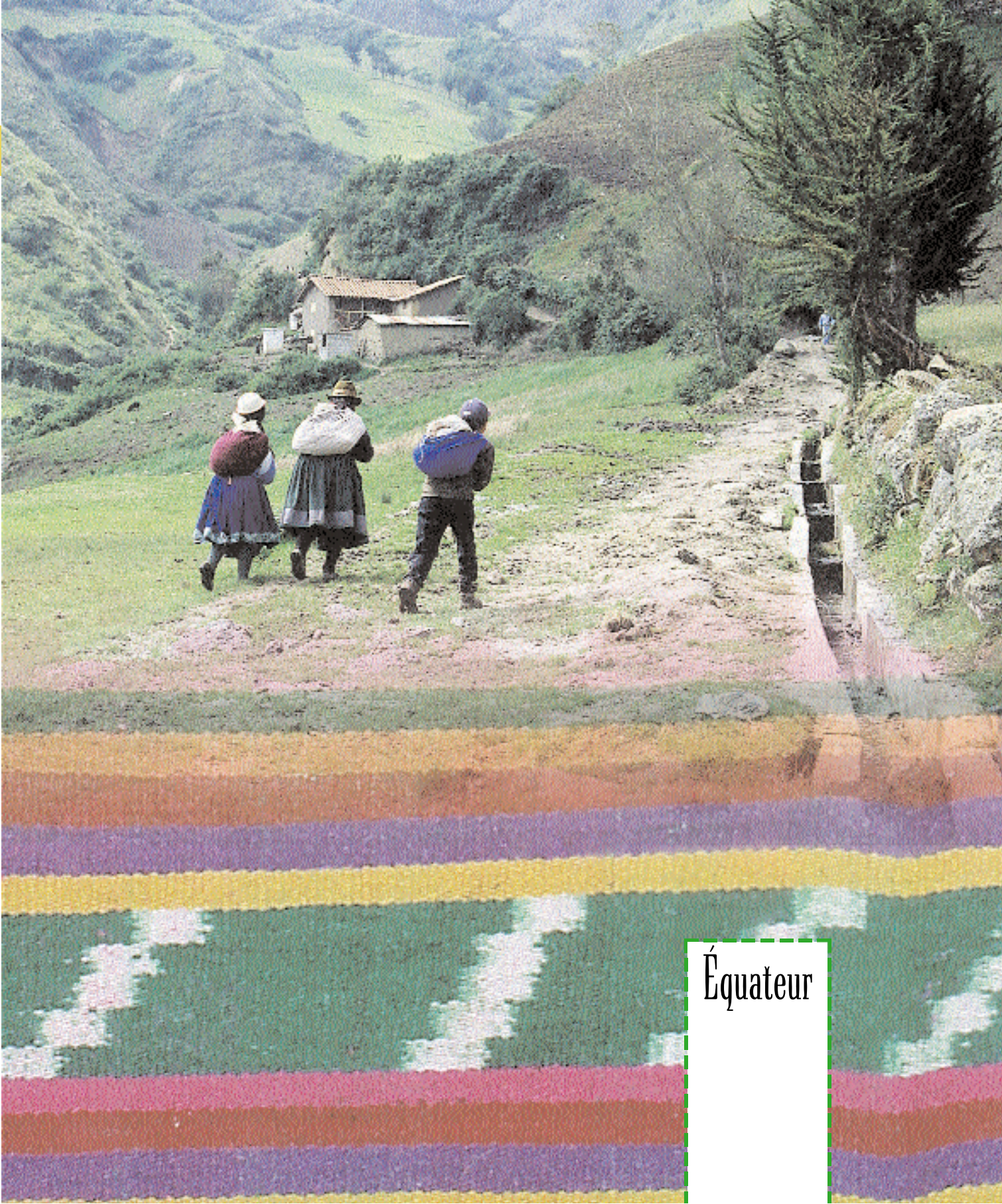
Agent d'exécution

Ministère de l'agriculture et du développement rural

Institution coopérante

Société andine de développement





Équateur



Le pouvoir de *yaku*

Les Cañar, connus pour leur combativité et leurs talents agricoles et artisanaux, sont un peuple qui vivait dans le sud-ouest de ce qui est aujourd'hui l'Équateur il y a plus de cinq siècles. Aujourd'hui, cette zone est appelée région des hautes terres.

Leurs descendants, comme de nombreuses autres peuplades autochtones des pays andins, parlent la langue Quechua ou *Runasimi*, ce qui signifie littéralement la langue du peuple.

En Quechua, "eau" se dit *yaku*.

C'est dans cette région, qui couvre plus de 99 000 hectares de montagnes et de vallées, qu'a été lancé le Projet de développement rural dans le haut bassin fluvial du Cañar, cofinancé par le FIDA et coordonné par le Ministère de la protection sociale.

Depuis son lancement, il y a huit ans, ce projet a subi plusieurs modifications et ajustements; aujourd'hui, il arrive à son terme. Les principales composantes (irrigation, assistance technique, suivi et organisation sociale) sont progressivement reprises par trois organisations non gouvernementales locales, ainsi que par des associations de paysans et d'autochtones. L'expérience acquise au cours de ces années a montré que la décentralisation et la création de capacités locales étaient les meilleurs moyens d'assurer la viabilité d'organisations communautaires.

Au début, le projet était axé sur la construction d'une digue, mais par la suite on a accordé davantage d'importance à la remise en état des vieux réseaux d'irrigation. Grâce au travail d'une équipe technique, composée à 70% de membres des communautés locales autochtones, ce projet aide aujourd'hui 6 000 familles qui vivent le long des 13 principaux réseaux.

María Oliva Bunay Guaman est une jeune femme sincère et très intelligente. Elle a de longs cheveux noirs, comme tous les Cañar, et un regard ferme, et elle dit du bien de l'organisation dont elle est membre et de sa propre vie. Enceinte de huit mois, de son deuxième enfant, elle exploite sa terre et celle de ses parents avec un frère, depuis que son mari est parti, il y a sept mois, pour trouver une vie meilleure aux États-Unis, comme tant d'autres. Lorsque je lui demande ce que son mari fait aux États-Unis, elle me regarde malicieusement et dit:

"il fait tourner des disques."
"Comment?" "Oui," répond-elle en riant, "il lave des assiettes 14 heures par jour. Il fait tourner ses mains en rond toute la journée. C'est comme de faire tourner des disques."



MARÍA OLIVA

María Oliva a su gagner la confiance de ses voisins. Lorsqu'elle était enfant, son père lui a appris à participer à toutes les activités de la communauté et aujourd'hui elle va de maison en maison pour donner aux voisins des nouvelles du nouveau réseau de distribution d'eau potable, du réseau d'irrigation et des *mingas*². "Nous avons aujourd'hui un règlement que tout le monde doit respecter, si bien que chacun peut savoir ce que nous faisons. Celui qui ne respecte pas le règlement doit payer une amende ou donner des jours de travail." María Oliva est membre de l'organisation communautaire locale et participe au comité de l'irrigation, qui coordonne les travaux et supervise le réseau d'irrigation.

² La *minga* est un appel lancé par la communauté invitant tous ses membres à prendre part à un projet collectif. Ce mot vient du verbe *minkakuy*, qui évoque la notion de réciprocité et signifie littéralement "demander l'aide à quelqu'un en échange de la promesse de faire quelque chose en retour".



Aux marchés de Cuenca et de Cañar, les gens avaient cessé d'acheter les produits provenant de la région de María Oliva, qui s'appelle Chitaloma, car elle se trouve en aval de la ville et les eaux d'irrigation et de rivière étaient très polluées après la traversée de la ville. "Vous savez, les responsables de projets ne viennent pas frapper aux portes pour demander si les gens sont intéressés. Nous devons nous organiser nous-mêmes, pour faire ce qui nous convient le mieux."

Ils se sont donc organisés eux-mêmes. Apportant leur travail en contrepartie des matériaux et de l'assistance technique fournis dans le cadre du projet, ils ont creusé une nouvelle canalisation, avec une tuyauterie, des réservoirs et des vannes distincts, pour distribuer l'eau en aval. L'impact de ce nouveau réseau d'irrigation va bien au-delà de l'augmentation de la production. "La canalisation contribue à prévenir les maladies des animaux, tout est plus propre et les gens ont recommencé à acheter nos produits," dit fièrement María Oliva.

Apport de contrepartie, planification, organisation, comptes rendus de réunions, règlements, responsabilisation, comptabilité, feuilles de calcul, ces expressions et beaucoup d'autres désignent une petite partie des tâches quotidiennes des comités de l'irrigation et des associations de paysans que l'on forme et qui acquièrent de plus en plus d'indépendance dans leurs activités et leurs processus de prise de décisions.

L'obtention d'un statut juridique, la volonté de connaître ses droits, la participation à la vie politique, la formation d'animateurs et le souci constant de la transparence sont essentiels pour les organisations qui renforcent leurs capacités de mobilisation et cherchent à faire admettre leur légitimité et à s'autogérer.

Les 13 comités de l'irrigation aident à promouvoir un système d'autogestion, en explorant de nouvelles façons d'administrer les biens communs et à mesure que de nouvelles relations sociales se forment. "On tire l'eau chacun à son tour," explique Manuel Chimborazo, président du comité de l'irrigation de Jabaspamba. "Autrefois, les gens devaient se lever très tôt pour obtenir l'eau qui venait des montagnes. Le premier venu était le premier servi. Aujourd'hui tout a changé. Aujourd'hui, on remplit un formulaire et la personne qui est de garde ouvre la vanne.

Ainsi, chacun a accès à l'eau sans difficultés. Les règlements répartissent le travail d'entretien des canalisations."

Plus haut dans la montagne, là où se trouve le réservoir, nous tombons sur un groupe de 20 femmes et de 10 hommes qui travaillent dur. Tout le monde est très actif et l'on voit partout des cuissardes en caoutchouc, des jupes multicolores tachées de boue et des bonnets de laine. Les colliers traditionnels, bleus et rouges, se balancent en mesure avec les pics et les pelles. Un glissement de terrain a obstrué le canal et on a organisé il y a huit jours une minga pour le dégager. "Une fois qu'on a commencé, on ne retourne plus en arrière," dit Tomás Cata, tandis que sa femme déverse quatre pelletées de gravier dans les châles d'autres femmes qui attendent puis les soulèvent adroitement et commencent à les porter le long du sentier, sur plus d'un kilomètre, pour remblayer l'endroit où la terre a glissé en vue de la reboiser.

"Nous travaillons tous sur un pied d'égalité. Bien entendu, comme beaucoup d'hommes sont partis, il y a plus de femmes ici."



L'émigration vers les États-Unis et l'Europe est un thème récurrent qui est abordé presque à chaque réunion. C'est un phénomène qui touche chacun et qui fait partie de la réalité quotidienne de cette région d'Amérique latine, comme de beaucoup d'autres.

Pour trouver un passeur qui les acheminera vers les principales destinations (New York, Madrid, Rome ou Berlin), les candidats à l'émigration doivent verser entre 7 000 et 10 000 USD, toujours à crédit, qu'ils remboursent avec un intérêt de 5% par mois. "Pour vous donner une idée du nombre de personnes et en particulier d'hommes qui sont partis, je peux vous dire qu'il y avait autrefois 28 équipes de football et qu'aujourd'hui, même en nous mettant ensemble avec d'autres districts, nous n'avons pas assez d'hommes pour en former 10," dit Gabriel, qui est un Indien Cañar grand et charpenté, aux yeux paisibles et à la voix douce. En fait, tant d'hommes sont partis qu'aujourd'hui, dans de nombreux



champs et rues, on ne voit plus que des femmes et des enfants.

D'après la définition du dictionnaire, émigrer signifie quitter ou abandonner son lieu de résidence ou son pays pour vivre ou résider ailleurs. Dans les relations contemporaines entre pays développés et pays en développement, le problème de l'émigration est certainement un des plus aigus et il est lié à la pauvreté et aux crises économiques à répétition. "Ils partent, mais après ils reviennent... morts ou presque." Ces mots durs sortent de la bouche de Manuel Espiritu Quizhpe, dont l'organisation comptait 27 membres de sexe masculin il y a trois ans et n'en compte aujourd'hui plus que 14.

Lorsqu'on voyage à Cuenca et alentour, on a parfois l'impression qu'il y a quelque chose de déplacé. Le vaste paysage rural est soudain interrompu par des constructions massives, des maisons de deux ou trois étages avec balcons, balustrades en fer forgé, verre fumé, couleurs vives et colonnades. "Ce sont les maisons des émigrants" dit nonchalamment un passant. Apparemment, des sommes considérables d'argent sont déversées dans cette région, mais cela ne se traduit pas nécessairement par une amélioration des conditions de vie. L'argent des émigrés sert surtout à acheter des articles de luxe.

MANUEL ESPIRITU



"Ils s'en vont, et après quelques années ils reviennent, construisent une maison puis repartent. Leurs maisons sont peut-être en brique, mais ils continuent de vivre comme autrefois: tout le monde partage la même pièce, des cochons d'Inde traversent la cuisine³, et les porcs courent à l'extérieur," dit Manuel Espiritu.

Mais qu'en est-il de ceux qui n'émigrent pas? Lorsque les gens s'organisent avec un but précis, ils peuvent continuer de travailler ensemble à d'autres initiatives qui prennent leur propre dynamique. C'est ce qui s'est passé dans ce projet. La communauté s'est organisée pour obtenir de l'eau de boisson et d'irrigation et ensuite elle a continué à formuler de nouvelles propositions.

³ Les cochons d'Inde font partie de l'alimentation ordinaire dans les pays andins.

Le village de Cachi est un exemple de la façon dont les communautés élaborent leurs propres propositions et solutions. Cela peut paraître évident, mais en fait il y a un obstacle très important dans les mentalités: la conviction largement partagée que tout doit être réglé par l'État.

Cachi est construit sur une pente montagneuse aride qui se déplace de 70 cm chaque année en raison d'une faille géologique. Ne voulant pas quitter leurs terres, même après l'échec de deux tentatives de construction d'une canalisation souterraine, les habitants obstinés ont conçu un système qu'ils appellent "l'eau électrique". Il s'agit de transporter l'eau au moyen de tuyaux souples suspendus à des poteaux équipés de ressorts hélicoïdaux. Lorsque le ressort est complètement tendu, cela signifie qu'il est temps de déplacer le poteau. Cette canalisation suspendue mesure 4 km de long et traverse trois communautés qui administrent le réseau et financent l'entretien et les réparations, le chlorage et la pose de compteurs. L'entretien du système est assuré essentiellement par des jeunes.

L'histoire du village de Zhud est aussi exemplaire. À l'origine les habitants se sont organisés pour participer au projet, mais ensuite ils ont continué à faire de nouvelles propositions. Ils ont pris toute une série d'initiatives lorsqu'ils ont appris à mieux comprendre comment répondre aux besoins les plus urgents et reçu une importante assistance technique et un appui financier pour démarrer.

Ils ont construit un magasin communautaire, un centre de fournitures agricoles, une collection de semences de pommes de terre, un atelier de confection. "Pour une communauté comme la nôtre, ce sont des réalisations historiques" dit Manuel Espíritu, qui vit chaque journée avec joie et énergie. Il souffre d'une grave maladie cardiaque, mais il travaille à la maison et avec ses voisins pour élaborer des propositions en vue d'améliorer l'élevage des petits animaux. "Nos vies changent, nous sommes tous en meilleure santé et il y a moins de problèmes. Cela nous a appris à apprécier le travail collectif."

La formation est une stratégie employée dans de nombreux pays et elle a un important effet multiplicateur. Les paysans intéressés rendent visite à d'autres paysans qui participent déjà aux programmes ou travaillent quelques mois sur une ferme modèle pour apprendre sur le tas. Manuel Espíritu a fait plusieurs visites pour expliquer les techniques d'élevage des petits animaux et, maintenant, sur son modeste lopin, occupé par deux autres petits bâtiments où vivent ses parents et un de ses frères, il a construit des petites clôtures pour élever des poulets, des lapins et des cochons d'Inde, il fait germer des semences et a créé un jardin potager et



une pépinière pour reboiser la région avec des essences indigènes.

Avant d'entreprendre un processus de ce genre, il faut beaucoup travailler pour édifier une relation de confiance et de crédibilité. C'est une conclusion commune qu'on peut formuler dans tous les pays et dans tous les cas. "Les gens sont très méfiants" dit Manuel. "Je m'énerve vraiment quand je vois que les gens ne veulent pas coopérer, mais je finis par surmonter mon irritation et mes amis me donnent la force de poursuivre."

La lassitude des institutions, le manque de continuité, le populisme, le clientélisme et la corruption ont contribué à ce climat de méfiance. Il est très difficile d'y remédier. Il faut du temps, de la persévérance et du dévouement pour lancer le processus, que ce soit parmi les agents du secteur public ou au sein des communautés. Des bureaucraties lourdes, des formalités inutiles, des systèmes de contrôle et d'inspection complexes et les dizaines d'administrations qu'il faut solliciter pour obtenir l'approbation d'un projet compromettent souvent les bases de toute relation: la confiance et l'espoir du peuple.

Adela Guaman est une meneuse née qui s'exprime clairement à ce sujet. Infatigable, à 34 ans elle est aide-soignante, porte-parole d'un groupe de parents, mère, épouse et grand-mère. Elle participe à une émission de radio et c'est à son initiative que le programme de distribution d'eau potable a été étendu à son village.



ADELA

"Les femmes autochtones ne sont pas très bien considérées dans les cercles du pouvoir, où l'on pense en général que c'est au mari qu'il appartient de donner les ordres. Toutefois, tout cela change et très vite. C'est pourquoi j'aime aider les gens à se libérer de leurs vieux préjugés et à devenir plus autonomes."

"Autrefois, les Indiens et les paysans étaient mobilisés uniquement à des fins politiques. Aujourd'hui ils se mobilisent eux-mêmes pour répondre à leurs propres besoins." Le Centre d'enseignement de Tambo en est un exemple. C'est une organisation de base qui a proposé un projet de nouveau modèle d'éducation polyvalente pour enseigner des activités productives à l'école. Les enfants apprennent à travailler la terre et les parents découvrent de nouvelles cultures. Le Centre a 120 élèves, mais ses installations sont très limitées. Il a une serre et des enclos pour l'élevage



de poulets et de cochons d'Inde. Le produit de la vente des légumes et des animaux aide à couvrir les frais des familles. Cette initiative est donc autofinancée et elle a suscité une nouvelle façon de penser et une nouvelle conception de l'action politique.

L'eau, ce liquide transparent, inodore et sans saveur, qui retombe en pluie, coule dans les rivières et les torrents et se mélange avec le sel pour remplir les océans, est précieuse non seulement en soi, mais aussi parce qu'elle est la source d'autres pouvoirs, le pouvoir de s'organiser et de changer.

Les héritiers des Indiens Cañar, les métis, les habitants de cette terre en sont la preuve vivante.

L'eau, *yaku*, source d'organisation et de changement.



Dates du projet

- Approbation du prêt:
12 décembre 1990
- Signature de l'accord de prêt:
28 juin 1991
- Exécution:
*6 mai 1992 au
30 juin 2001*

Nature du projet

Développement agricole

Principaux objectifs

Accroître sensiblement le revenu réel et l'autonomie alimentaire des petits paysans du bassin du Haut Cañar par l'irrigation et l'introduction de technologies permettant d'accroître la productivité de leurs exploitations. Les composantes du projet sont les suivantes: création d'un réseau d'irrigation sur plus de 3 800 ha, introduction de technologies qui permettent d'exploiter au mieux les réseaux d'irrigation et gestion efficace des ressources naturelles; le projet comporte aussi une composante crédit qui vise à faciliter l'adoption des nouvelles technologies, à promouvoir l'organisation des paysans et à réparer les routes rurales.

Zone du projet

Canton de Cañar, dans le bassin du Haut Cañar, d'une superficie d'environ 1 300 km²

Groupe cible

5 500 familles

Coût total

15,8 millions de USD

Financement du FIDA

6,7 millions de USD

Cofinancement

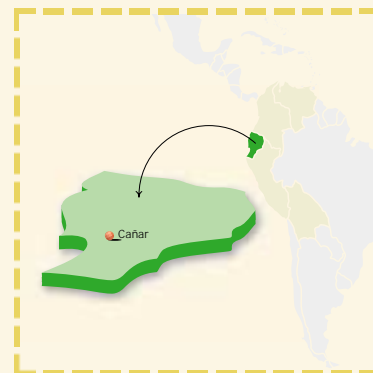
4,4 millions de USD, Gouvernement équatorien
4 millions de USD, Pays-Bas
700 000 USD, Programme alimentaire mondial

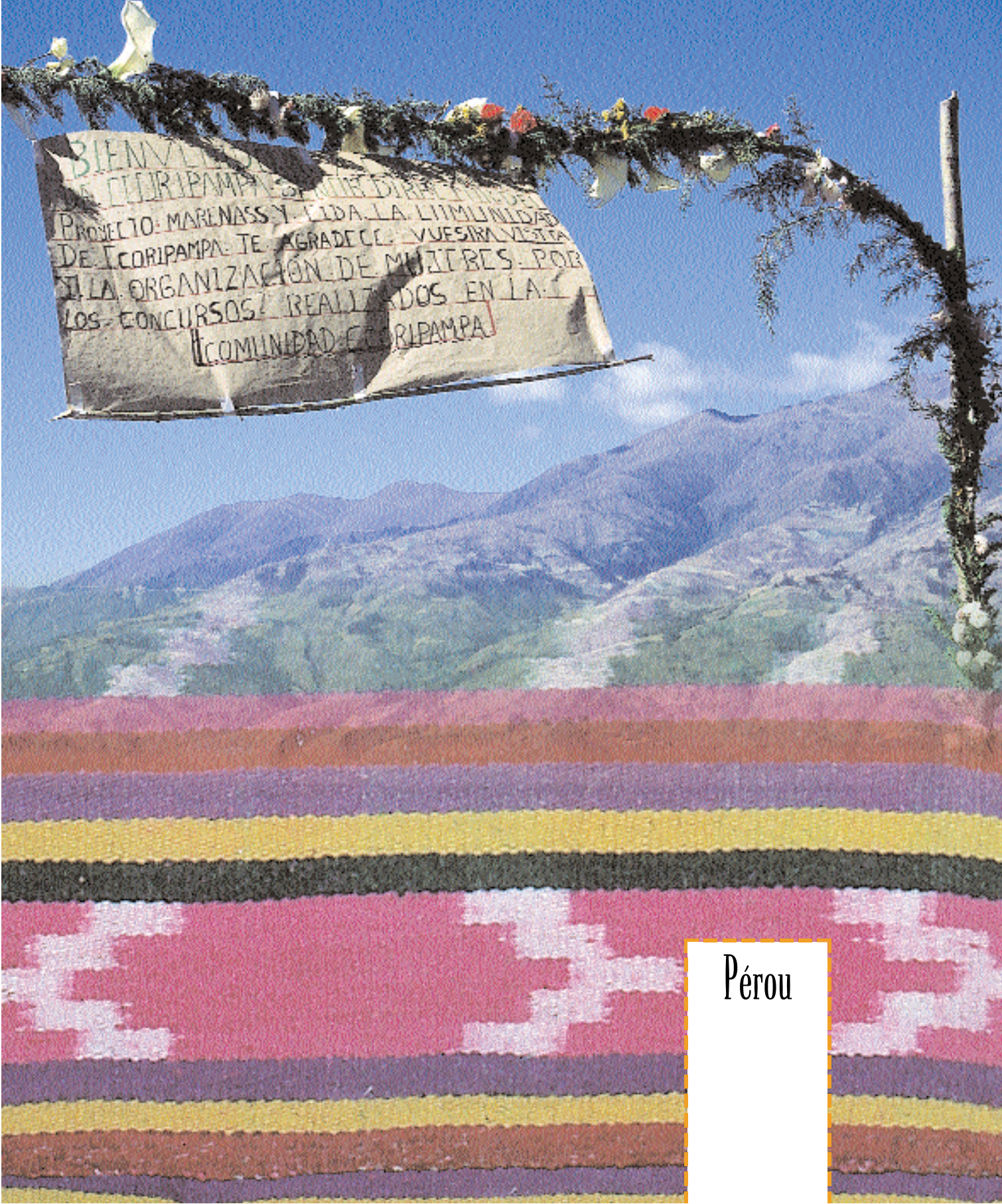
Agent d'exécution

Ministère des affaires sociale

Institution coopérante

Société andine de développement





BIENVENIDOS
A LA COMUNIDAD ECORIPAMPA
PROYECTO: MARENAS Y LIDA LA LUMINIDAD
DE ECORIPAMPA. TE AGRADECE VUESTRA VISITA
A LA ORGANIZACION DE MUJERES POR
LOS CONCURSOS REALIZADOS EN LA
COMUNIDAD ECORIPAMPA

Pérou



Un jeu où chacun gagne

Rivaliser, s'amuser, jouer, célébrer. S'appuyer sur les relations sociales naturelles de la population, telle est l'approche novatrice adoptée pour l'exécution du Projet de gestion des ressources naturelles dans la Sierra méridionale (MARENASS), financé par le FIDA. Lancé en 1997 par le Ministre péruvien de l'agriculture avec l'appui d'un prêt du FIDA, ce projet est axé sur les départements d'Ayacucho, d'Apurimac et de Cuzco, qui sont une des parties les moins prospères du pays et les plus exposées à la violence, à la pauvreté et à l'érosion.

Étendre la superficie des terres cultivées, lutter contre l'érosion, retrouver et moderniser les méthodes traditionnelles de remise en état des ressources naturelles, de conservation et de production, et mettre en œuvre des approches participatives du transfert de technologies sont quelques-uns des objectifs que le projet MARENASS poursuit au moyen de concours. Concours? Oui, des concours: "Nous sommes toujours en concurrence dans la vie comme dans le sport. Pourquoi pas dans notre travail commun?"

Cette approche novatrice rend ce projet particulièrement intéressant. L'objectif est d'inciter les bénéficiaires à participer, d'associer les familles au projet et de créer un nouvel environnement propice à la réussite des activités entreprises.

Ce que nous proposons au lecteur, c'est donc d'assister à un concours de créativité et de logique, à une approche novatrice de la compréhension et de la promotion de la participation sociale.

Voici les Andes, et en particulier les sommets, appelés Apus en l'honneur des esprits des montagnes qui sont célébrés tous les ans en août lors de la fête de Pachamama Raymi, c'est-à-dire la Mère Terre, moment auquel on remercie la terre de tout ce qu'elle a donné.

Voici enfin les communautés de Concacha, Curahuasi et Coripampa, construites à 3 800 mètres d'altitude, qui ont défié la distance et l'isolement pour édifier une nouvelle réalité, confirmant les paroles du photographe Pablo Corral:

"En raison de la longueur extraordinaire de cette chaîne de montagnes, une grande partie des habitants de l'Amérique hispanophone vivent très près des montagnes ou même sur leurs pentes. Elles vivent grâce aux Andes et aussi parfois malgré elles."



Pour commencer, on demande aux communautés qui ont déjà une organisation villageoise et des structures de travail traditionnels de faire une étude diagnostique participative. L'équipe du MARENASS donne des indications générales pour l'organisation, et la communauté décrit trois situations: le passé, la situation actuelle et ce qu'ils espèrent être le futur, en particulier pour ce qui est du sol, du paysage, des ressources naturelles, de l'eau, des cultures, des parcours, des animaux d'élevage et des activités et traditions communautaires. Les membres de la communauté sont donc amenés à réfléchir à ces trois situations, passé, présent et futur. L'avenir souhaité sert de base pour définir les priorités d'un plan communautaire et les questions clés, et à partir de là on établit un calendrier des concours et de l'assistance technique que chaque zone considère comme prioritaire.

Ensuite, le MARENASS signe des accords avec des représentants désignés par la communauté, qui seront responsables de la gestion des fonds du projet déposés sur un compte bancaire spécial, lesquels doivent être employés exclusivement pour financer l'assistance technique en vue de former et de préparer les membres de la communauté à entreprendre l'exécution des différents projets.

La communauté elle-même choisit les animateurs et techniciens, les paie et contrôle leurs prestations. Ceux-ci travaillent pour la communauté pendant six mois au minimum et jusqu'à un an au maximum; ils proposent les conseils et les formations nécessaires pour que tous les participants aux concours aient les outils et les compétences requis. En d'autres termes, la responsabilité de la gestion des ressources et de la prise de décisions est intégralement transférée à la communauté.

On crée ainsi un milieu participatif avec sa propre dynamique et sa propre cohérence: le pouvoir de définir le projet, la responsabilité et la liberté de le mener à bien, la gestion directe des ressources financières, la création de capacités locales et la promotion de meneurs locaux.



Il y a trois types de concours:

1. **Des concours communautaires** (c'est-à-dire entre les familles), qui mettent l'accent sur des aspects liés à la production comme la santé des animaux, les soins aux ovins, l'amélioration des races, l'hygiène de l'exploitation agricole, la production et la vente de légumes, l'élevage d'abeilles, la gestion et le stockage des semences, l'identification des plantes médicinales, la création de collections de semences d'espèces fourragères et d'arbres et l'amélioration et la gestion de la maison.
2. **Des concours intercommunautaires**, qui traitent de questions liées à la planification, comme l'organisation en vue de créer un comité de l'irrigation, l'organisation et la gestion de la communauté et la vente des légumes.
3. **Les concours intégrés**, qui portent sur différentes composantes telles que la culture en bandes, les réseaux d'irrigation, la production et l'emploi d'engrais organiques, le compostage et l'utilisation de vers, la création de collections de semences d'espèces indigènes et la production de plants.

Durant les trois premières années du projet, on a organisé quelque 1 700 concours.



Le chargé de l'assistance technique et le personnel professionnel du projet définissent les règles des concours dans le cadre d'une conception globale de l'exploitation agricole. Par exemple, dans le concours sur l'hygiène et la qualité à la ferme et la préparation et la gestion du compost, il était indiqué que:

"les familles souhaitant participer au concours doivent construire une étable, des auges pour l'alimentation et la boisson et des installations de stockage du fourrage, vacciner leurs animaux, semer des plantes fourragères, nettoyer régulièrement leur cour de ferme et construire un module de compostage."



Des conseils et une aide sont apportés tout au long du processus en ce qui concerne les caractéristiques techniques, les matériaux et autres. La contribution de contrepartie des agriculteurs consiste en matériaux et main-d'œuvre.

Les paysans intéressés s'inscrivent ensuite auprès du promoteur du projet. Pendant la durée du concours, ils participent aux réunions, sessions de formation et programmes d'assistance technique, qui comprennent la visite d'autres fermes.

À la fin de la période, les dirigeants élus de la communauté choisissent les membres du jury (normalement il doit y avoir trois représentants d'autres communautés ou d'organismes extérieurs). Ensuite, les membres

du jury se rendent dans chacune des maisons ou des sites communautaires et les notent. Les meilleurs reçoivent une prime, transférée du projet MARENASS aux chefs de la communauté, qui la redistribuent aux familles ou aux communautés qui ont gagné le concours. La plupart des familles réinvestissent cette prime dans leur exploitation en achetant des animaux, des métiers à tisser ou des produits vétérinaires.



VALENTÍN

Le projet MARENASS comporte aussi un fonds spécial de formation, qui finance des cours visant à promouvoir l'épanouissement individuel, la confiance en soi et la participation à la vie civile, ou traitent de problèmes de femmes ou de comptabilité. Ces cours sont offerts au début du projet. Des animateurs sont affectés à des groupes de cinq communautés, auxquels ils doivent apporter des conseils et qu'ils doivent suivre.

Avec l'aide de Nicanor Solano, qui assure l'interprétation entre le Quechua et l'espagnol, Julia Mendoza et son mari Valentín Laverde racontent leur participation au concours sur la tenue des cours de ferme et l'élevage, tout en faisant visiter leurs nouvelles étables:



JULIA

"Avant, les animaux couraient librement, il n'y avait pas de clôture et il y avait de la boue partout. Aujourd'hui, tout est propre et c'est beaucoup mieux. Les animaux ont pris du poids et donnent plus de lait, ils sont en meilleure santé. Avec la prime, nous avons acheté quelques brebis pour nos enfants."

Ils parlent de leurs occupations quotidiennes et des événements exceptionnels qui les interrompent. Les anniversaires sont toujours célébrés: Julia a eu 46 ans le 14 septembre et Valentín 59 le 3 novembre. Ce sont les personnes les plus âgées que nous ayons rencontrées dans toutes les communautés visitées. Dans cette région, l'espérance de vie n'est que de 55 ans. Il y a très peu de personnes âgées car les conditions de vie sont très dures.

Javier Ramos est un animateur qui diffuse une méthode d'organisation des petits paysans. En dessinant des cartes, il peut organiser la rotation du bétail sur les pâturages communautaires de façon à ce qu'il y ait du fourrage toute l'année.



"Avant, nous étions tout seuls. Maintenant, avec le projet, tout va mieux car nous transformons nos vies. La terre est notre moyen d'existence: nous en vivons et nous devons nous organiser. Au début, ce n'était pas facile, mais on apprend. Grâce aux cours donnés par l'agronome, nous avons appris comment faire les choses. Par exemple, les femmes, qui gardent les troupeaux aux pâturages, aident à recueillir les graines de la nouvelle herbe que l'agronome nous a appris à identifier. Nous pourrons ainsi commencer à planter cette herbe pour remplacer les autres."

Une chose conduisant à une autre, on finit par créer tout un réseau de production, de conservation et d'utilisation rationnelle des ressources naturelles par tous et pour tous.

Senubio Guachoca et Cipriana Bolívar espèrent gagner le concours d'aménagement des maisons. Même si elles ne gagnent pas, le projet aura atteint son objectif: les gens vivront dans des meilleures maisons. "Nous serions très heureuses de gagner, mais vous savez, même si nous ne gagnons pas, nous serons très reconnaissantes car en définitive c'est notre vie qui aura été améliorée. Je vous remercie pour tout ce que vous nous avez enseigné; nous sommes très reconnaissants car nous avons amélioré nos maisons." Entrant dans la maison, je vois plusieurs changements qui signifient beaucoup dans une maison rurale.

Le concours d'aménagement des maisons commence par l'amélioration des cuisines. Durant les cours, les femmes apprennent à construire un four en terre. Après, les casseroles ne sont plus empilées dans un coin mais suspendues sur de nouvelles étagères où sont rangés les condiments et les quelques tasses et assiettes que possède la famille. Les cochons d'Inde qui se déplaçaient autrefois librement dans la cuisine sont gardés en cage dans un coin et séparés selon le sexe ou la race, et les femelles enceintes sont gardées à part.



Cipriana est enthousiaste: "J'ai maintenant un fourneau qui consomme très peu de bois. Je peux cuire plus vite et la maison ne se remplit plus de fumée. Nos cochons d'Inde ont chacun leur cage. Avant, tout était sale et désordonné. Aujourd'hui c'est plus propre et plus joli, c'est comme en ville."

CIPRIANA



Une des tâches du concours consiste à aplanir les sols en terre battue pour stabiliser les maisons. Les concurrents fabriquent des matelas, cousant ensemble des sacs de jute qu'ils remplissent de paille, pour ne plus avoir à dormir sur les dalles de ciment. Ils font des étagères et les recouvrent de matière plastique pour ranger les vêtements pliés, au lieu de les suspendre à des cordes tendues à travers la pièce comme auparavant. "On se dit toujours que ça pourrait être beaucoup plus joli, mais on a aucune idée de la façon de s'y prendre," est le sentiment exprimé par María Guachaca, une meneuse locale qui encourage tous ses voisins à participer aux concours. En outre, elle organise des visites dans d'autres villages où il y a déjà eu des concours pour que l'exemple crée une émulation.

L'ingéniosité des membres des communautés pauvres nous étonne toujours. Ils emploient tout et ne gaspillent rien. Tout est recyclé. Les bandes magnétiques sont employées pour éloigner les oiseaux car elles réfléchissent les rayons du soleil et font un bruit inhabituel. La corde qui attache les sacs de jute est employée pour clôturer les pâturages, et les vieux pneumatiques sont découpés pour faire des sandales appelées *ojotas*.

Les groupes de femmes bénéficient d'encouragements spéciaux. Le projet fournit une aide et un capital de démarrage pour la formation des groupes. Ces groupes emploient presque toujours les primes reçues pour créer une association de crédit mutuel, de façon à pouvoir réinvestir dans la culture ou créer de nouvelles petites entreprises. "Avec ce que nous gagnons, nous nous sommes mises à acheter et à revendre des porcs aux

marchés; nous faisons travailler notre argent," dit Iladia Chara Armas, présidente d'un groupe de femmes qui couvre cinq zones et compte 40 femmes dans chaque zone.

Une autre initiative a été prise: il s'agit de construire un nouveau réseau d'irrigation pour cultiver des pois, des fèves et des oignons sur des champs communautaires.

"Lorsque les autres femmes nous voient travailler et gagner de l'argent, elles souhaitent participer au groupe. Nous n'avons jamais dit non à personne. Au début, elles n'adhéraient pas au groupe car elles ne croyaient pas au projet. Aujourd'hui, nous produisons plus et nous pouvons même prendre quelques jours de repos. Moi qui suis présidente, j'ai plus de travail car je dois rendre visite à tous les groupes et assister aux réunions, dit Iladia.



ILADIA

Les femmes se réunissent une fois par semaine pour planifier le travail et les semis, organiser la vente des produits sur les marchés du dimanche et se mettre d'accord sur la distribution des bénéfices et des paiements à chaque membre.

Le projet MARENASS montre que la formule du concours peut être un moyen d'organiser un projet. L'assistance technique peut conduire à la mobilisation sociale. Les prix servent d'incitation à la réalisation des projets. La gestion d'un compte en banque est une étape essentielle au renforcement des capacités individuelles. La formation et l'éducation sont les bases du changement. La santé est une condition essentielle du développement. Donner aux gens la chance de devenir ce qu'ils veulent être, c'est aussi reconnaître qu'ils ont en eux-mêmes le pouvoir de changer.

Pour reprendre les mots de l'économiste lauréat du prix Nobel Amartya Sen, le processus de développement économique doit être conçu comme la mise en valeur des capacités humaines. Ce ne serait pas exagéré de dire qu'ici, au Pérou, c'est ce que les gens pensent et leur vie le confirme.

“La mise en valeur des capacités humaines.”

Projet de gestion des ressources naturelles dans la Sierra méridionale (MARENASS)



Dates du projet

- Approbation du prêt:
14 septembre 1995
- Signature de l'accord de prêt:
21 juin 1996
- Exécution:
*9 avril 1997 au
31 décembre 2003*

Nature du projet

Recherche/formation/
vulgarisation

Principaux objectifs

Étendre les terres cultivables et les parcours et accroître la valeur commerciale des ressources naturelles des paysans des hautes terres du sud du Pérou. Les composantes du projet sont les suivantes: quantification de l'érosion des ressources naturelles dans la zone du projet, recherche et modernisation des méthodes traditionnelles de remise en état des ressources naturelles, de conservation et de production, adoption de méthodes participatives pour le transfert des technologies, consolidation des structures communautaires de gestion des ressources naturelles et diffusion des enseignements tirés de l'expérience aux niveaux local, régional et national.

Zone du projet

Sept provinces du département d'Apurímac, quatre provinces du département d'Ayacucho et deux provinces du département de Cuzco

Groupe cible

10 500 familles

Coût total

19,2 millions de USD

Financement du FIDA

12,3 millions de USD

Cofinancement

2,9 millions de USD,
Gouvernement péruvien
4 millions de USD, Fonds de
l'Organisation des pays
exportateurs de pétrole

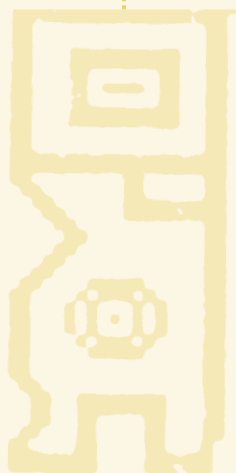


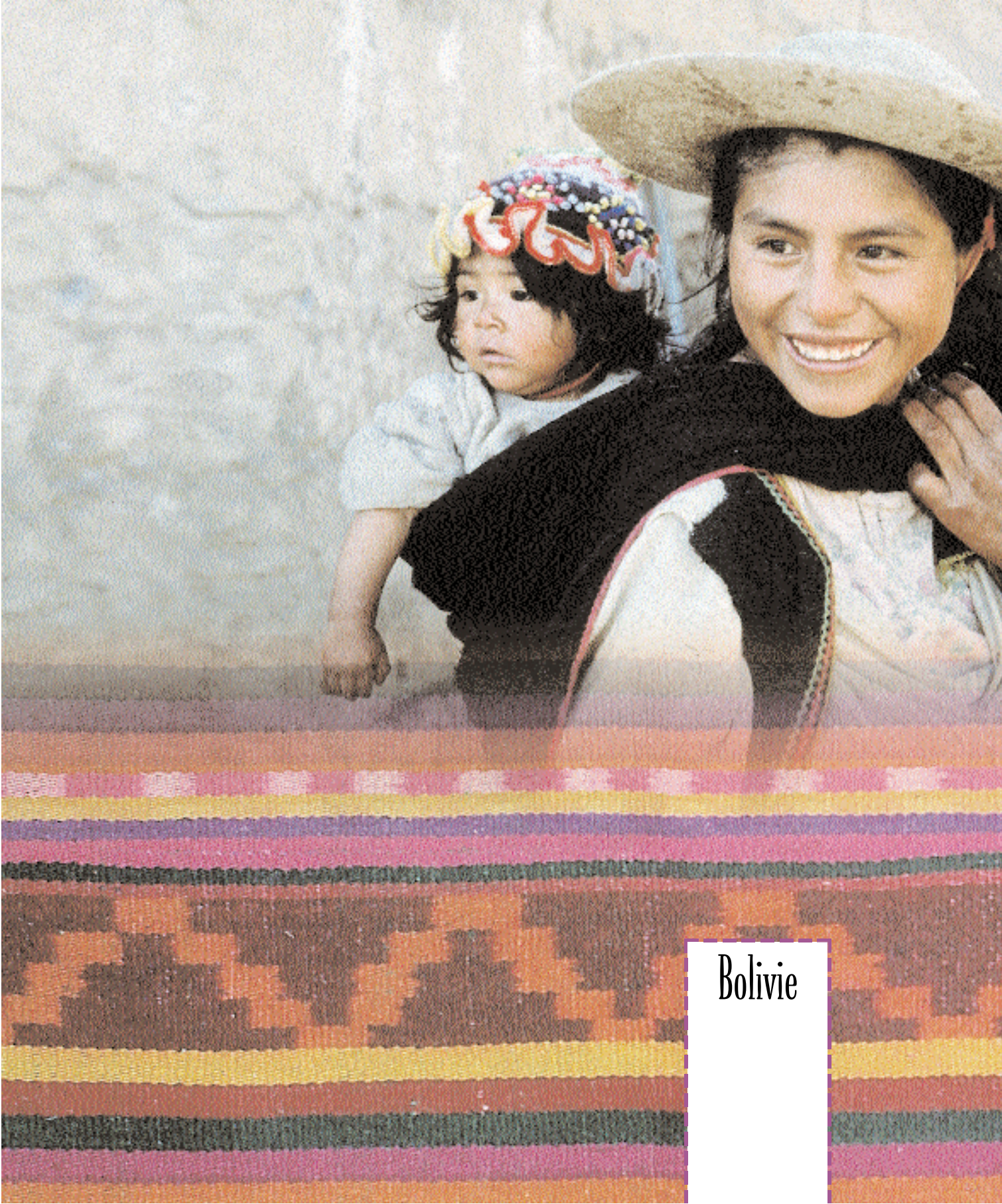
Agent d'exécution

Ministère de l'agriculture

Institution coopérante

Société andine de
développement





Bolivie



Les avantages de la diversité

Les hautes terres de Bolivie sont une région unique au monde, où se passent des choses extraordinaires.

Ici, dans les villes, la publicité ne se fait pas au moyen de panneaux d'affichage ou d'enseignes au néon mais est peinte directement sur les murs des maisons. Les milliers de minibus qui parcourent les rues de la capitale La Paz, klaxonnant sans cesse, ne portent aucun signe. Les chauffeurs sont accompagnés d'un *voceador*, homme ou femme, qui, penché à la fenêtre, hurle la destination du bus: "*El Alto, San Vicente, Santa Helena!*"

Une chaîne de montagnes couvertes de neige, appelée Cordillera Real, domine, majestueuse et silencieuse, une grande partie de ce pays. La terre rouge paraît plus rouge encore à la fin de l'après-midi. L'air des montagnes est raréfié et les routes sont des chemins non seulement pour les voitures mais aussi pour la vie elle-même.

Il y a peu de villages entre de 3 500 mètres et 5 000 mètres d'altitude et dans les plaines tropicales. Les habitants de la région sont principalement des groupes de familles autochtones qui forment des communautés élargies, associées au projet d'appui aux éleveurs de camélidés des hauts plateaux andins et aux autres projets d'assistance technique financés par le FIDA dans les départements de La Paz, Oruro, Potosí, Cochabamba, Chuquisaca, Santa Cruz et Tarija.

"La pauvreté est plus complexe dans les communautés autochtones que dans les autres catégories de la population rurale pauvre. La forte inégalité des revenus ainsi que d'importants clivages ethnolinguistiques accroissent la probabilité de fragmentation sociale, ce qui rend plus difficile la mise en œuvre d'initiatives visant à lutter contre la pauvreté," peut-on lire dans un ouvrage intitulé *Towards a Region without Rural Poor*, publié en 2000 par la Division Amérique latine et Caraïbes du FIDA.

Dans de telles conditions, ces projets prennent un sens tout particulier. Il y a de nombreux obstacles, mais il y a aussi une grande volonté d'accéder à plus de bien-être. Essais et erreurs, réussites et échecs. Ces propositions tiennent compte de la complexité de la situation telle qu'elle est perçue par la communauté et les institutions participantes: les bases fournies par l'expérience doivent être complétées par les possibilités qu'offrent le présent et l'avenir. On ne peut améliorer une situation sociale aussi complexe que par un changement structurel.

Le Projet d'appui aux éleveurs de camélidés des hauts plateaux andins en Bolivie a été lancé en 1995. Pendant quatre ans, il a été mené parallèlement à un programme régional appuyé par un don du FIDA en Argentine, en Bolivie, au Chili et au Pérou, dans le cadre d'une stratégie de coopération horizontale entre pays ayant des populations de camélidés. L'objectif est d'accroître sensiblement le revenu des éleveurs de camélidés, des artisans locaux et des exploitants de petites entreprises. À cet effet, le projet encourage les activités d'élevage, de transformation et de commercialisation des animaux et de leurs produits et s'intéresse non seulement à la santé des animaux mais aussi à la recherche de nouveaux débouchés pour leurs produits.

Ce sont les animaux d'élevage du futur, dit-on des camélidés des hauts plateaux andins, les lamas et les alpagas qui, depuis de nombreuses années, sont une source de revenus et de nourriture pour une grande partie des habitants de la région.

"Les lamas nous ont vraiment permis de survivre. Ils sont notre seule source de travail et c'est pourquoi nous voulons produire bien et travailler directement avec des acheteurs", dit Gregorio Alvarado. "Ils sont vendus 250 bolivianos (5 USD) la tête, alors qu'ils en valent 400."



GREGORIO





ANA

Le projet vise à donner aux agriculteurs les outils dont ils ont besoin "pour améliorer les races, éviter la consanguinité et améliorer les variétés d'herbes et leur qualité" explique Ana Pérez, jeune agronome argentine qui donne un cours de domestication du lama à 15 participants, dans le village de Jesús de Yunguyo, qui se trouve à 4 600 mètres d'altitude. Des formations de ce genre ont été organisées avec succès dans son pays et au Chili, et ces deux pays exportent désormais des lamas aux États-Unis où ils sont adoptés comme animaux de compagnie.

"Le même animal, bien soigné, se vend 5 000 dollars sur le marché des États-Unis" dit-elle en désignant du doigt les revues spécialisées *Discover Llamas* et *Llama Magazine*. Malheureusement, ce débouché est inaccessible car il est interdit d'exporter les lamas boliviens en raison de la fièvre aphteuse. La seule chose que ces publications montrent du Pérou et de la Bolivie, où il y a au total quelque 7 millions de camélidés, ce sont quelques photographies qui accompagnent les publicités.

Juana Guarache et Leida Laura sont deux agronomes entrepreneuses qui ont formé un groupe de travail



JUANA, LEIDA

"pour aider les gens à mieux soigner leurs animaux. Nous donnons des cours sur le choix des fibres, les techniques d'abattage hygiéniques et le séchage de la viande, ce qui leur permettra non seulement de couvrir leurs besoins quotidiens mais aussi d'améliorer leurs conditions de vie."

Le projet appuie des formations visant à accroître la productivité et à exploiter au mieux les ressources limitées de la région, en améliorant la gestion des camélidés et de leurs produits – poils, viande et jeunes animaux. Comme le souligne Juana: "La part de marché de la viande de lama augmente. C'est une viande qui ne contient ni matières grasses ni cholestérol."

L'entreprise Isqani est un des maillons de la chaîne de production. À l'origine, en 1990 elle fut créée sous la forme d'une association d'éleveurs d'alpagas; en 1994, elle a lancé une société de vente de fibres et en 1996 elle a amorcé un processus d'industrialisation: "Il y a aujourd'hui 1 500 éleveurs d'alpagas organisés dans notre groupe. À notre centre de ramassage, nous achetons à tous les membres en payant 30% de plus que ce qu'ils recevraient d'un intermédiaire. Nous trions les poils selon la qualité et la fibre est transformée au Pérou et où nous la vendons directement," explique Rupertino Yagu, directeur d'Isqani, qui est l'un des 1 500 éleveurs d'alpagas.

Sa stratégie consiste à vendre son produit et à forger des partenariats avec des fournisseurs de services vétérinaires, de services génétiques et d'assistance technique. Avec un marché qui pourrait absorber deux fois leur production actuelle de 60 tonnes, les éleveurs sont en train de capitaliser l'entreprise afin d'intensifier ses activités. "Les grandes sociétés évincent les petites et c'est pourquoi il est si important de mettre en place une politique qui protège les Boliviens," affirme Gonzalo Castro, conseiller de la société.

La société Gualiki se trouve à l'autre extrémité de la chaîne. Relevant le défi, ses fondateurs ont cherché à établir de nouveaux liens directs entre les villes et les campagnes et à intégrer le travail des petits producteurs dans une chaîne viable. Tel est le projet élaboré par un missionnaire allemand qui est tombé amoureux d'une femme et d'un pays. Martín et Doris Schwark sont les propriétaires de Gualiki, entreprise de confection qui exporte des pulls en lama et en alpaga vers l'Allemagne. "Ce que nous avons fait, c'est de relier les petits producteurs dans un réseau pour élaborer avec eux des normes de qualité. Ils travaillent à la maison ou dans un atelier, suivant le modèle que nous leur donnons. Ensuite, ils sous-traitent souvent à quatre ou cinq autres personnes. Nous envoyons des formateurs et la matière première, que nous achetons toujours aux éleveurs d'alpaga d'Isquani. Peu à peu, nous avons consolidé le groupe autour de ceux qui avaient apporté une contribution constante et constructive à cette entreprise. Aux réunions du groupe, ce sont eux qui décident comment les bénéfices seront distribués."



La stratégie est de se créer un marché basé sur la qualité, de créer "une entreprise ayant un projet de coopération et de communication et, surtout, intégrant les jeunes. Nous devons travailler avec la nouvelle génération pour assurer la relève. Il faut aider les gens à penser à l'avenir et pas seulement au présent," dit Doris.

Tout cela est très novateur. La composante microcrédit pour les produits finis et les comités conjoints de producteurs et de vendeurs permettent de répartir les responsabilités.

Le FIDA finance aussi en Bolivie un projet de services d'assistance technique à l'intention des petits exploitants (PROSAT). Nous avons rendu visite à quatre des 53 micro-entreprises qui sont en démarrage: élevage de truites, transformation des produits laitiers, céramiques et confection. Le projet offre des crédits, une assistance technique, une formation et un appui à la commercialisation.

Dans le cadre des accords d'assistance technique, les communautés apportent une contribution de contrepartie initiale égale à 20% du coût total du projet proposé. À mesure que les micro-entreprises se renforcent, la part de l'apport communautaire augmente. Le personnel technique doit à la fois former les bénéficiaires et les aider à trouver de nouveaux marchés.

Sur les rives du lac Titicaca, dans une localité nommée Desaguadero, Salustino Fernández, Frutasio Fernández, Jacinta Quispe et dix autres membres du groupe nourrissent tous les jours les 1 000 truites qui vivent dans leur nouveau bassin d'élevage. Ils ont acquis leurs nouvelles compétences en visitant un autre élevage.



MAURICIO



"Quand nous voyons tout cela, nous pouvons faire encore plus de progrès. C'est pourquoi nous nous sommes organisés et aujourd'hui nous devons nous occuper de tout. Il est beaucoup plus facile de travailler ensemble car nous avons davantage de connaissances. Notre contribution, c'est la motivation et le travail" fait observer Mauricio Fernández, président du groupe. "Par notre travail, nous répondons aux exigences du projet. Nous devons progressivement accroître notre contribution pour passer aux étapes suivantes afin que chacun puisse bénéficier des avantages du projet."

Leur objectif est d'avoir au total trois bassins. L'expert technique du projet les aide déjà à vendre la truite fumée.

À Achaca, des années et des années de travail ont permis à 22 femmes de créer et de gérer leur entreprise de transformation du lait et de fabrication de yaourt. "Nous apportons chacune notre lait et le vendons à notre société qui nous paie comptant. Nous avons appris à faire des yaourts dans les cours proposés par le projet. Nous voulons continuer de croître," dit Pasesa Ilyanes. Le projet a fourni des services d'assistance technique et les femmes ont payé pour faire installer l'électricité, deux d'entre elles contractant un emprunt pour équiper le site et acheter des intrants. "Comme Dominga est membre de l'association des éleveurs laitiers, elle a demandé un crédit en son propre nom puis nous a laissé employer l'argent. Adela a vendu un terrain et nous a prêté le reste. Tout a déjà été remboursé."

"Nous ne savions pas jusqu'où nous autres femmes serions capables d'aller, mais aujourd'hui nous le savons."



ADELA

Celle qui parle est Adela Castañeda, une solide Aymará qui porte les six jupons traditionnels donnant à ses hanches une apparence parfaitement circulaire.

Dans une chambre immaculée dont les murs sont recouverts d'affiches de formation, on peut voir une table et un vieux fer à repasser. Les femmes conditionnent le yaourt, posent un couvercle sur chaque bocal et le scellent avec le fer. "Tant que nous avons accès à des équipements, nous pouvons continuer de produire" dit fièrement Adela.

Les femmes ont saisi l'occasion de notre visite pour célébrer tardivement la fête des Mères. Elles ont organisé un repas auquel ont assisté tous les membres du groupe et les dirigeants de la communauté, et l'ordre du jour a été rigoureusement respecté: ouverture de la séance, rapport du trésorier, rapport de l'ingénieur, rapport du secrétaire, puis débat libre, et à ce moment-là la discussion s'est orientée vers l'histoire de l'organisation et les problèmes qu'elle avait rencontrés. "Les femmes sont victimes de discrimination. Aux réunions communautaires, les hommes ne nous laissent pas parler et maintenant ils veulent nous demander un loyer pour cette pièce, qui est un espace communautaire." Elles écoutent toutes, et le savent bien. "Notre histoire est une histoire triste, mais nous sommes restées ensemble."



La confiance est leur force. Elles ont confiance envers les autres membres du groupe. "Nous sommes les mêmes femmes, nous vivons au même endroit et nous nous connaissons. C'est comme d'être parmi ses sœurs." Toutefois, cette lucidité n'est pas la règle générale. Le plus dur c'est de commencer puis de poursuivre le processus d'organisation.

"Nous n'avons pas de machines. Nous avons reçu une formation, mais nous ne savons pas quoi faire après. Nous avons besoin d'aide." C'est appel à l'aide est celui de Dionisia Condori, une des 40 femmes qui se sont inscrites au programme de formation textile de la communauté de Guaqui. Les choses ne se sont pas passées vraiment comme prévu. Regardant la foule qui s'est assemblée dans la salle de réunion que l'école a mise à la disposition du projet pour la formation, elle n'a pas d'hésitation:



DIONISIA

"Ce projet est une excellente chose, mais chaque fois que nous commençons il y a des problèmes. Nous ne savons pas comment nous coordonner. Nous sommes 40 à travailler sur une seule machine. Nous devons faire quelque chose avec cette formation que nous avons reçue. De temps à autre nous cousons des vêtements pour nous-mêmes et notre famille, ce qui nous permet déjà de faire une petite économie. Maintenant, il faut aller plus loin."



Le problème des moyens de production et de la commercialisation continue d'entraver ce groupe. Le moniteur a réussi à vendre à des élèves de l'école les tricots faits par les stagiaires, mais dans une communauté où l'argent est si rare que la plupart des échanges sont réglés par le troc, ce marché a été vite saturé. Toutefois, tout ce travail n'a pas été vain: les femmes continuent de chercher des solutions en utilisant les connaissances qu'elles ont acquises et, surtout, elles souhaitent poursuivre leur lutte commune pour la survie.

À Tiahuanaco, à quelques mètres des Portails du soleil et de la lune, qui sont des constructions rituelles incas, Heriberto et Juana Marques exploitent un atelier de céramiques à domicile. "Nous sommes fiers lorsque nous pensons au passé et à tout le chemin que nous avons déjà parcouru," dit Heriberto. Avec l'aide du céramiste Nicolás Ticono, ils ont appris de nouvelles techniques de travail de l'argile, de moulage et de vernissage, qui ont complété leur travail artisanal traditionnel. "Nous



NICOLÁS

avons tous le même genre de compétences. Ce dont nous avons besoin c'était de trouver de nouveaux débouchés, de transmettre le métier aux jeunes et d'avancer. C'est pourquoi nous avons appelé notre micro-entreprise "Centre d'étude des connaissances traditionnelles". Une affiche donnant le calendrier des activités est suspendue dans l'atelier. Trois larges étagères portent des pièces finies ou en cours et les tabourets constitués de tronçons d'arbre font de ce lieu un véritable centre de transmission de la tradition.

"Aller de l'avant", c'est ce que veulent les Boliviens et c'est ce pourquoi ils se battent tous les jours. L'avenir sera une chaîne locale, nationale et internationale de solidarité sociale et économique. Le défi, ce sera de donner aux 90% de Boliviens ruraux qui vivent en dessous du seuil de pauvreté les outils dont ils ont besoin pour gagner leur vie et échapper à la pauvreté.



Le présent de la Bolivie est le quotidien.
Le futur est le défi que tous doivent relever.

1. Projet d'appui aux éleveurs de camélidés des hauts plateaux andins



Dates du projet

- Approbation du prêt:
20 avril 1994
- Signature de l'accord de prêt:
15 juin 1994
- Exécution:
23 juin 1995 au
30 septembre 2003

Nature du projet

Crédit et services financiers

Principaux objectifs

Accroître sensiblement le revenu des éleveurs de camélidés, artisans et petits commerçants d'Amérique du Sud. Les composantes du projet sont les suivantes: renforcement de l'organisation des petits producteurs, transfert et adoption de technologies, facilitation de l'accès aux ressources financières et création de liens entre les petits éleveurs et les micro-entrepreneurs, en particulier pour les activités visant à améliorer la commercialisation de la viande, des poils, des peaux et des autres produits.

Zone du projet

Trois provinces du département de La Paz, six provinces du département d'Oruro et sept provinces du département de Potosí

Groupe cible

15 000 familles

Coût total

11,3 millions de USD

Financement du FIDA

7,6 millions de USD

Cofinancement

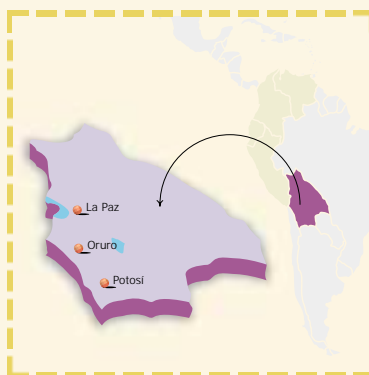
730 000 de USD,
Gouvernement bolivien
3 millions de USD, Société
andine de développement

Agent d'exécution

Fondo de Desarrollo
Campesino

Institution coopérante

Société andine de
développement



2. Projet de services d'assistance technique à l'intention des petits exploitants (PROSAT)

Dates du projet

- Approbation du prêt:
29 avril 1997
- Signature de l'accord de prêt:
5 août 1997
- Exécution:
*30 avril 1998 au
30 juin 2004*

Nature du projet

Développement rural

Principaux objectifs

Créer les conditions nécessaires pour trouver des marchés durables pour les services d'assistance technique privés, en accroissant aussi bien l'offre que la demande de ces services. Les composantes du projet sont les suivantes: promotion de la fourniture d'assistance technique en réponse aux demandes formulées par les paysans pauvres, renforcement des mécanismes de participation des paysans à la définition des investissements productifs et renforcement des capacités des organisations et des spécialistes du secteur privé pour qu'ils puissent fournir une assistance technique aux paysans.



Zone du projet

Hauts plateaux de Bolivie, principalement dans les départements de La Paz, Potosí, Cochabamba et Chuquisaca, et plaines tropicales dans les départements de Santa Cruz et Tarija

Groupe cible

28 000 familles

Coût total

28,3 millions de USD

Financement du FIDA

8,1 millions de USD

Financement parallèle de la Banque mondiale

15 millions de USD

Cofinancement

1,3 million de USD,
Gouvernement bolivien
3,9 millions de USD,
bénéficiaires

Agent d'exécution

Fondo de Desarrollo
Campesino
Sous-Secrétariat au
développement rural

Institution coopérante

Société andine de
développement



